

L'ÉDITO:

Le thème des rencontres œcuméniques de l'Oise est cette année le « Notre Père » avec comme document de travail le livre "Vous donc, priez ainsi" publié par le groupe des Dombes. Le programme et les dates des réunions se trouvent sur ce [lien](#).

Dans ce cadre je vous propose ce mois-ci le commentaire de Saint Cyprien de Carthage sur la prière dominicale. Vous trouverez aussi dans ce numéro "La légende du grand inquisiteur", extrait des Frères Karamazov de Dostoïevski et le commentaire qu'en a fait le philosophe orthodoxe Nicolas Berdiaev. Vous retrouverez enfin la seconde partie de l'exposé du père André Borrely sur les « exigences de l'Orthodoxie ».

Pour finir, je vous propose cette belle prière de Saint Isaac de Syrie prise sur l'excellent blog [Orthodoxologie](#).

Père Nicolas

Pour tout enseignement complémentaire, vous pouvez contacter père Nicolas.

dimagelie@gmail.com ou 03 44 39 75 71

*Je frappe à la porte de Ta compassion Seigneur :
envoie de l'aide à mes élans dispersés qui sont
ivres de la multitude des passions et de la
puissance des ténèbres.*

*Tu peux voir mes plaies cachées en moi : suscite
en moi la contrition bien qu'elle ne corresponde
pas au poids de mes péchés, car si je recevais la
pleine conscience de l'étendue de mes péchés,
Seigneur, mon âme serait consommée par la
douleur amère qui en découle.*

*Aide mes faibles efforts sur le chemin de la vraie
repentance, ô puissè-je trouver le soulagement de
la véhémence des péchés par la contrition qui
vient de Ton don, car sans la puissance de Ta
grâce, je suis tout à fait incapable d'entrer en moi-
même, de prendre conscience de mes souillures, et
qu'ainsi, à leur vue, il me soit épargnée une
grande distraction.*

De l'Oraison Dominicale

*Commentaire du Notre Père
par [Saint Cyprien de Carthage](#)*

Les préceptes évangéliques, mes frères bien-aimés, sont des enseignements divins qui servent de fondement à notre espérance ; d'appui à notre foi, d'aliment à notre charité, de règle à notre vie, de secours pour arriver au salut. Les fidèles qui les acceptent avec docilité sont conduits par eux au royaume céleste. Dieu nous a souvent parlé par la bouche de ses prophètes ; mais les enseignements du Fils sont bien plus précieux encore. Ici, il ne s'agit plus de préparer la voie au Messie à venir ; il est venu lui-même, il nous a ouvert et montré la route. Autrefois, frappés d'aveuglement et de folie, nous errions dans *les ténèbres et l'ombre de la mort* (Lc 1,79) ; mais depuis, illuminés par la grâce divine, nous marchons sur les traces du maître, dans le chemin de la vie.

Or, parmi les préceptes et les avertissements qu'il a laissés à son peuple pour le conduire au salut, se trouve la formule de la prière. Il nous a dit lui-même ce que nous devons demander. Après nous avoir donné la vie, il nous a appris à prier ; et ce bienfait n'est pas inférieur aux autres, car, en usant auprès du Père de la prière instituée par le Fils, nous sommes plus facilement exaucés.

Déjà le divin maître avait prédit l'époque où les vrais fidèles devaient *adorer le Père en esprit et en vérité*. (Jn 3,23) Il accomplit sa promesse ; et nous, qui avons reçu de sa miséricorde l'Esprit de vérité, nous recueillons de sa bouche l'esprit d'adoration et de

prière. Or, quelle prière peut être plus conforme à la pensée divine que celle qui nous a été enseignée par Celui qui nous a envoyé l'Esprit-Saint, par le Christ ? Quelle prière est plus digne de la majesté du Père que celle qui est descendue de la bouche du Fils qui est la vérité même ? Prier d'une autre manière n'est pas seulement de l'ignorance, c'est une faute, Jésus a dit : *Vous rejetez le commandement du Seigneur, afin d'établir votre tradition.* (Mc 7,8)

Prions, mes frères bien-aimés, comme Dieu notre maître nous a appris à le faire. C'est une prière agréable à Dieu que celle qui se compose de ses propres paroles, l'oraison du Christ résonne doucement à son oreille. Que le Père reconnaisse les paroles de son Fils, quand nous prions ; que Celui qui habite dans nos cœurs parle par notre voix. Il est notre avocat auprès du Père : lorsque nous demandons grâce pour nos péchés, employons le langage de notre défenseur. *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé* (Jn 16,23). Quel moyen plus efficace de demander au nom du Christ que d'employer sa propre prière ?

Lorsque nous prions, que notre voix soit réglée par la décence et le respect. Souvenons-nous que nous sommes en présence de Dieu et que nous devons plaire à ses regards divins par l'attitude de notre corps et le calme de notre parole. L'insensé pousse de grands cris ; l'homme respectueux prie avec modestie.

Le Seigneur nous ordonne de prier en secret, dans des lieux solitaires et reculés, même dans nos chambres. C'est là ce qui convient le mieux à la foi. Nous savons, en effet, que Dieu est présent partout, qu'il voit et entend tous ses enfants, qu'il remplit de sa majesté les retraites les plus secrètes, selon cette parole : *Je suis avec vous, ne me cherchez pas au loin* (Jér 23,23). *Quand l'homme se cacherait au centre de la terre, dit encore le Seigneur, est-ce que je ne le verrais pas ? est-ce que je ne remplis pas et la terre et le ciel ?* Et plus loin : *Les yeux du Seigneur regardent partout les bons et les méchants.* (Prov 15,23)

Quand nous nous réunissons pour offrir avec le prêtre le divin sacrifice, prions avec recueillement. Gardons-nous bien de jeter à tous les vents des paroles sans suite et de formuler tumultueusement une demande dont la modestie doit faire tout le prix. Dieu n'écoute pas la voix, mais le cœur. Il n'est pas nécessaire de l'avertir par des cris, puisqu'il connaît les pensées des hommes. Nous en avons une preuve dans cette parole du Seigneur ! *Que pensez-vous de mauvais dans vos cœurs* (Luc 5,22) ? Et dans l'Apocalypse : *Toutes les Églises sauront que c'est moi qui sonde les cœurs et les reins* (Ap 2,23).

Anne, dont nous trouvons l'histoire au premier livre des Rois, se soumit à cette règle, et en cela elle fut une figure de l'Église. Elle n'adressait pas au Seigneur des paroles bruyantes ; mais, recueillie en elle-même, elle priaît silencieusement et avec modestie. Sa prière était cachée, mais sa foi manifeste ; elle parlait, non avec la voix, mais avec le cœur. Elle savait bien que Dieu entend des vœux ainsi formulés ; aussi, grâce à la foi qui l'animait, elle obtint l'objet de sa demande. C'est ce que nous apprend l'Écriture : *Anne parlait en elle-même. Seules ses lèvres remuaient. On n'entendait pas sa voix. Elie la prit pour une femme ivre.* (1 Sam 1,13). Nous lisons de même dans les psaumes : *Priez du fond du cœur, priez sur votre couche et livrez, votre âme à la componction* (Ps 4,4). L'Esprit-Saint nous donne le même précepte par la bouche de Jérémie : *C'est par la pensée que vous devez adorer le Seigneur.*

Lorsque vous remplissez le devoir de la prière, mes frères bien-aimés, n'oubliez pas la conduite du Pharisien et du Publicain dans le temple. Le Publicain n'élevait pas insolemment ses regards vers le ciel, il n'agitait pas ses mains hardies ; mais frappant sa poitrine, et, par cet acte, se reconnaissant pécheur, il implorait le secours de la miséricorde divine. Le Pharisien, au contraire, s'applaudissait lui-même. Aussi le Publicain fut justifié et non pas l'autre. Il fut justifié à cause de sa prière, car il ne plaçait pas l'espoir de son salut dans une confiance aveugle en son innocence, attendu que personne n'est innocent ; mais il confessait humblement ses péchés, et Dieu qui pardonne toujours aux humbles, entendit sa voix. Mais citons plutôt le texte évangélique : *Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était Pharisien et l'autre collecteur d'impôts. Le Pharisien, debout, priaît ainsi en lui-même : "O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hom-*

mes, qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts. Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure." Le collecteur d'impôts, se tenant à distance, ne voulait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : "O Dieu, prends pitié du pécheur que je suis." Je vous le déclare : celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l'autre, car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. (Lc 18,10).

Nous venons de voir, mes frères bien-aimés, d'après les saints livres, quelle doit être notre attitude dans la prière. Voyons maintenant ce que nous devons demander.

Vous prierez ainsi, nous dit Jésus-Christ : Notre père qui êtes dans les cieux, que ton nom soit sanctifié. Que ton règne arrive. Que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Remets nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. Ne nous laisse pas induire en tentation ; mais délivrez-nous du malin. Amen. (Mt 6,9).

Avant toutes choses, le Dieu qui nous a si fortement recommandé la paix et l'unité n'a pas voulu que nos prières eussent un caractère personnel et égoïste ; il n'a pas voulu, quand nous prions, que nous ne pensions qu'à nous-même. Nous ne disons pas : mon père qui es dans les cieux, donne-moi aujourd'hui le pain dont j'ai besoin. Nous ne demandons pas seulement pour nous-mêmes le pardon de nos fautes, l'exemption de toute tentation et la délivrance du mal. Notre prière est publique et commune, et quand nous prions, nous ne pensons pas seulement à nous, mais à tout, le peuple ; car tout le peuple chrétien ne forme qu'un seul corps. Le Dieu qui nous a enseigné la paix la concorde et l'unité veut que notre prière embrasse tous nos frères, comme il nous a tous portés lui-même dans son sein paternel. Ainsi prièrent les trois enfants dans la fournaise leurs voix étaient unies comme leurs cœurs. C'est ce que nous enseigne l'Écriture, en les proposant à notre imitation : *Les trois enfants, dit-elle, comme d'une seule bouche, chantaient un hymne au Seigneur et le bénissaient.* (Dan 3,51) Et pourtant le Verbe fait homme ne leur avait pas appris à prier. Est-il donc étonnant qu'il ait exaucé leur demande, lui qui prête toujours l'oreille à la prière de l'homme simple et pacifique ?

Nous voyons les apôtres et les disciples prier de la même manière, après l'ascension de Jésus-Christ. *Tous* dit l'Écriture, *unis par un même sentiment, persévéraient dans la prière avec les saintes femmes, avec Marie, mère de Jésus, et ses proche parents.* (Act 1,14) Nous voyons, par cette union, combien leur prière était sincère, persévérante et efficace. *Dieu qui réunit dans la même maison les frères dont les sentiments sont unanimes* (Ps 67,7), n'ouvre les portes de la demeure éternelle qu'à ceux dont les cœurs s'unissent dans la prière.

Que vous dire, mes frères bien-aimés, des mystères de l'oraison dominicale ? Qu'ils sont nombreux, qu'ils sont grands, qu'ils sont féconds en grâces spirituelles, quoique résumés en peu de mots ! Tout ce que vous trouvez dans les autres prières est renfermé dans cette céleste formule. Le Seigneur nous dit vous prierez ainsi :

Notre Père, qui êtes dans les cieux.

L'homme nouveau, régénéré par le baptême, rendu par la grâce à Dieu, son créateur, commence par dire : Père, parce que lui-même est devenu enfant de Dieu. *Le Verbe*, dit saint Jean, *est venu dans sa propre demeure, et les siens ne l'ont pas reçu ; mais à ceux qui l'ont reçu et qui croient en lui, il a donné le privilège d'être les enfants de Dieu.* (Jn 1,2) Donc celui qui croit à Jésus-Christ devient enfant de Dieu. Il doit commencer par rendre grâces, par reconnaître sa dignité, en donnant le titre de père au Dieu qui réside dans le ciel. Ce n'est pas tout : en entrant dans la vie spirituelle, il doit montrer qu'il renonce à son père selon la chair, et qu'il ne reconnaît d'autre père que celui qui est dans le ciel. Moïse, au livre du Deutéronome, loue le courage des fils de Lévi. qui, pour être fidèles au Seigneur, dirent à leur père et à leur mère : « je ne vous connais pas » et oublièrent leurs propres enfants. Le Seigneur nous avertit de ne donner à personne sur la terre le nom de père ; car nous n'avons qu'un seul père qui est dans le ciel. Il disait au disciple qui lui parlait de son père défunt : Laisse les morts ensevelir leurs morts. Le disciple parlait de son père qui venait de mourir ; Jésus lui rappelait que le père des croyants vit toujours.

Nous ne disons pas seulement Père, mais notre Père : c'est-à-dire père de ceux qui croient, de ceux qui, sanctifiés et régénérés par la grâce divine, sont devenus les fils de Dieu. Cette parole condamne ouvertement les Juifs. Aveuglés par l'esprit de révolte, non-seulement ils ont repoussé le Christ annoncé par leurs prophètes, le Christ qui commençait par eux sa mission divine, mais ils lui ont fait subir la mort la plus cruelle. Ils ne peuvent appeler Dieu leur père, car Jésus est là pour les confondre : *Vous êtes les fils du démon*, leur dit-il, *et vous marchez sur les traces impures de votre père. Il fut homicide dès le commencement ; il ne persévéra pas dans la vérité ; aussi la vérité n'est pas en lui.* (Jn 8,44) Le Seigneur, dans son indignation, parle ainsi par la bouche d'Isaïe : *J'ai engendré des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître, l'âne l'étable où il trouve sa nourriture : Israël ne me connaît pas ; mon peuple n'a pas su me comprendre. Malheur à la nation coupable, à ce peuple chargé d'iniquités ! Race perverse, enfants criminels, vous avez abandonné le Seigneur ; vous avez enflammé la colère du saint d'Israël.* (Is 1,3+)

C'est donc une condamnation pour les Juifs que ces mots notre Père que nous prononçons, dans notre prière. Dieu est devenu notre père, en cessant d'être celui des Juifs qui l'avaient abandonné. Le nom de fils ne peut appartenir au peuple coupable ; mais à ceux qui ont reçu la rémission de leurs péchés, et,

avec ce titre, ils possèdent la promesse de l'éternité. Jésus a dit : *Tout homme qui commet le péché est esclave du péché. L'esclave est banni de la maison de son maître ; mais le fils y reste toujours* (Jn 8,34).

Quel excès de bonté et de miséricorde de la part de Dieu, mes frères ! Il veut que dans les prières que nous lui adressons, nous l'appelions notre Père, en sorte que nous partageons avec le Christ la dignité de Fils de Dieu. Certes, personne d'entre nous n'oserait prendre ce titre sans la permission divine. Sachons donc, mes frères, et n'oublions jamais que, puisque nous appelons Dieu notre père, nous devons agir comme des enfants de Dieu, afin qu'il se complaise dans ses fils, comme nous nous complaisons dans notre Père. Soyons comme les temples de Dieu, afin qu'il daigne habiter en nous. Que nos actes répondent à la grâce qui nous anime, afin que, voués à une vie toute céleste, nos pensées et nos actions s'élèvent vers le ciel. C'est encore la parole du Seigneur : *Je glorifierai ceux qui me glorifient ; celui qui me méprise sera méprisé* (1 Sam 2,30). L'apôtre saint Paul. nous dit à son tour : *Vous ne vous appartenez plus, car vous avez été achetés bien chers ; glorifiez et portez Dieu dans votre corps* (1 Cor 6,20). Nous disons ensuite :

Que ton nom soit sanctifié.

Nous sommes loin de penser que nos prières puissent ajouter quelque chose à la sainteté de Dieu : nous demandons seulement que son nom soit sanctifié en nous. Qui pourrait rendre plus saint celui de qui découle toute sainteté ? Mais comme il nous a dit : *Soyez saints parce que je suis saint* (Lc 20,7), nous lui demandons chaque jour de persévérer dans cette sainteté que nous avons reçue par le baptême. Nous avons besoin de nous sanctifier sans cesse pour nous purifier de nos fautes que nous commettons tous les jours. Quelle est donc cette sainteté que nous recevons de la grâce divine ? Écoutez l'apôtre : *Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les pédérastes, ni les voleurs, ni les faussaires, ni les ivrognes, ni les calomniateurs, ni les ravisseurs n'obtiendront le royaume de Dieu. Vous avez été souillés de tous ces crimes ; mais vous avez été lavés, justifiés, sanctifiés au nom du Seigneur Jésus par la grâce du Saint-Esprit. Nous avons été sanctifiés, dit l'apôtre, au nom du Seigneur Jésus, par la grâce du Saint-Esprit.* (1 Cor 6, 9-11) Eh bien ! nous prions afin que cette sainteté demeure toujours en nous. Et comme notre juge suprême recommande au malade guéri et justifié par lui de ne plus retomber dans le péché de peur qu'il ne lui arrive quelque chose de pire, nous prions Dieu nuit et jour de nous conserver la sainteté et la vie que nous tenons de son infinie bonté.

Que ton règne arrive.

C'est pour nous que nous demandons que le royaume de Dieu arrive, comme c'est en nous que nous désirons que son nom soit sanctifié. Car Dieu règne de toute éternité ; en lui, ce qui a toujours été et ce qui sera toujours ne peut avoir de commencement. Mais, quand nous prions, nous demandons ce royaume que Dieu nous a promis, ce royaume qu'il

nous a mérité par ses souffrances et par son sang. Ainsi, après avoir subi l'esclavage du siècle, nous régnerons avec le Christ, comme il nous l'a dit lui-même : *Venez les bénis de mon père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde* (Mt 25,34).

On peut encore, mes frères bien-aimés, entendre par le royaume de Dieu le Christ lui-même. Nous désirons chaque jour le voir apparaître, nous soupirons sans cesse après son avènement. Comme il est notre résurrection, puisque c'est en lui que nous ressusciterons, il peut aussi être le royaume de Dieu, puisque c'est en lui que nous régnerons.

C'est avec raison que nous demandons le royaume de Dieu, c'est-à-dire un royaume céleste, car il est aussi un royaume terrestre ; mais celui qui a renoncé au siècle est plus grand que les honneurs et la puissance d'ici-bas : aussi il ne désire pas les royaumes de la terre, mais celui du ciel. Nous devons prier continuellement pour ne pas perdre le royaume céleste, comme les Juifs à qui il fut d'abord promis. *Beaucoup*, dit Jésus-Christ, *viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place, avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, quant aux fils du royaume, ils seront jetés dans les ténèbres. Là seront les pleurs et les grincements de dents* (Mt 8,11). Nous voyons par ces paroles que les Juifs furent les fils du royaume tant qu'ils continuèrent à être les fils de Dieu, quand ils perdirent le nom de leur père, ils perdirent leur royaume.

Nous donc, chrétiens, qui dans la prière appelons Dieu notre Père, nous demandons que son royaume nous arrive. Nous ajoutons :

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Nous ne demandons pas que Dieu fasse ce qu'il veut, mais de faire nous-mêmes ce que veut le Seigneur. Qui peut résister à Dieu et l'empêcher d'accomplir sa volonté ? Pour nous, il n'en est pas de même. Comme nous trouvons des obstacles de la part du démon, nous demandons que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous. Pour cela, nous avons besoin du secours d'en haut, car personne n'est fort par ses propres forces : nous devons nous appuyer sur la grâce et la miséricorde du Seigneur.

Cette faiblesse de l'humanité, nous la trouvons dans le Sauveur lui-même : *Mon père*, s'écriait-il, *si c'est possible que ce calice s'éloigne de moi* ; mais pour montrer à ses disciples qu'ils doivent toujours accomplir la volonté divine et non la leur, il ajoutait : *Cependant, non ce que je veux, mais ce que Tu veux* (Mt 26,39). Ailleurs, Il nous dit : *Je suis venu sur la terre non pour faire ma volonté, mais celle de mon Père qui m'a envoyé* (Jn 6,38). Si le Fils s'est fait obéissant pour accomplir la volonté de son Père, quelle doit être l'obéissance du serviteur quand il s'agit des ordres de Dieu ? Saint Jean nous y exhorte en ces termes : *N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde. Si vous aimez le monde, la charité du Père n'est plus en vous ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et*

ambition du siècle. Or, tout cela ne vient pas du Père, mais de l'esprit du mal. Le monde passera avec sa concupiscence, mais celui qui accomplit la volonté de Dieu vivra éternellement comme Dieu lui-même. (Jn 2,15)

Si nous voulons vivre éternellement, faisons la volonté de ce Dieu qui est éternel Or, la volonté de Dieu est celle que le Christ, nous a manifestée en l'accomplissant : l'humilité dans notre conduite, la fermeté dans notre foi, le respect dans nos paroles, la justice dans nos actes, la charité dans nos œuvres, la sévérité dans nos mœurs. Dieu veut que nous ne fassions aucune injure au prochain, que nous supportions celles qui nous sont faites, que nous soyons en paix avec nos frères, que nous l'aimions de tout notre cœur, chérissant en lui le père et craignant le Dieu. Il veut que nous ne préférions rien au Christ, qui, n'a lui-même rien préféré à nous ; que nous soyons inséparablement unis à sa charité, fermement attachés à sa croix. Il veut, quand il s'agit de l'honneur et de la gloire du nom chrétien, qu'il y ait en nous cette constance qui confesse la vérité, cette fermeté qui soutient la lutte, cette patience qui, par la mort, mérite la couronne. C'est ainsi qu'on devient cohéritier de Jésus-Christ ; c'est ainsi qu'on exécute ses ordres et qu'on accomplit la volonté du Père.

Nous demandons que la volonté de Dieu se fasse et dans le ciel et sur la terre, car c'est de ce double accomplissement que dépend notre salut. Notre corps vient de la terre, notre esprit du ciel ; nous sommes donc à la fois ciel et terre et nous demandons pour l'un et pour l'autre, c'est-à-dire pour le corps et pour l'esprit, le triomphe de la volonté divine. Il y a lutte entre la chair et l'esprit : ces deux adversaires se livrent chaque jour dès combats ; en sorte que nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons. L'esprit cherche les choses du ciel, la chair les choses de la terre. L'objet de notre prière est donc d'établir, avec l'aide de Dieu, la concorde et la paix entre ces puissances rivales, afin que la volonté divine s'accomplisse dans notre esprit et dans notre chair et qu'ainsi notre âme régénérée au salut.

Je ne fais que suivre ici les enseignements de saint Paul. *La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair ; ils sont en lutte, l'un contre l'autre, en sorte que vous ne faites pas toujours ce que vous voulez. Vous connaissez les œuvres de la chair : ce sont les adultères, les fornications, les impuretés de tout genre, l'idolâtrie, les empoisonnements, les homicides, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les animosités, les provocations, les haines, les dissensions, les hérésies, l'envie, l'ivresse, la gourmandise et autres vices semblables. Or, je vous préviens, comme Jésus l'a fait, que ceux qui tombent dans ces iniquités ne posséderont pas le royaume de Dieu. – Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix, la grandeur d'âme, la bonté, la foi, la douceur, la continence, la chasteté* (Gal 5,17). Voyez-vous maintenant pourquoi nous demandons à Dieu, chaque jour, que sa volonté s'accomplisse en nous et dans le ciel et sur la terre ? C'est que la volonté de Dieu est que les choses du ciel

l'emportent sur celles de la terre et que les biens spirituels et divins occupent la première place.

On pourrait donner une autre interprétation. Le Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis et de prier même pour nos persécuteurs (Mt 5,44). Dociles à cet ordre, nous demandons pour ces hommes encore terrestres, parce qu'ils ne sont pas illuminés par la grâce, que la volonté de Dieu s'accomplisse en eux : cette volonté que le Christ a si bien exécutée, en conservant l'homme et en le rétablissant dans tous ses droits. Il appelle ses disciples *le sel de la terre* (Mt 5,13), et l'apôtre nous dit que *le premier homme a été tiré du limon et le second du ciel* (1 Cor 15,47). Appelés à ressembler à Dieu, qui *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et tomber sa pluie sur les justes et les pécheurs* (Mt 5,45), c'est avec raison que, d'après les avertissements du Seigneur, nous prions pour le salut de tous – Quelle est donc notre prière ? De même que la volonté de Dieu a triomphé dans le ciel, c'est-à-dire en nous, pour nous transformer par la foi en hommes célestes, nous demandons que cette même volonté triomphé sur la terre, c'est-à-dire dans les âmes infidèles ; afin que ces âmes, terrestres par leur première naissance, deviennent célestes parce qu'ils sont *nés de l'eau et de l'Esprit* (Jn 3,5). Mais continuons :

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

On peut entendre ces paroles dans le sens spirituel et dans le sens naturel et dans ces deux cas, par la grâce de Dieu, elles servent au salut. Le pain de vie c'est le Christ (Jn 6,48), et ce pain n'est pas à tous, mais à nous, chrétiens. Nous disons Notre Père, parce que Dieu est le père des croyants, de même nous disons notre pain, parce que le Christ est notre nourriture, à nous qui mangeons son corps. Or, nous demandons que ce pain nous soit donné chaque jour ; car notre vie est dans le Christ, et l'Eucharistie est notre nourriture quotidienne. Si donc, par suite de quelque grave faute, nous étions privés de la participation au pain céleste, nous serions,, par cela même, séparés du corps du Christ. Écoutez sa parole : *Je suis le pain de vie descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je lui donnerai c'est ma chair que je livre pour le salut du monde* (Jn 6,51). D'après cette parole, il est évident que ceux qui mangent le pain eucharistique et reçoivent dans la communion le corps du Sauveur vivent éternellement. Par suite, en s'éloignant du corps de Jésus-Christ, on doit craindre de s'éloigner de la voie du salut. D'ailleurs la parole du maître est formelle *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* (Jn 6,53). Ainsi donc nous réclamons notre pain quotidien, c'est-à-dire le Christ, afin que nous, dont la vie est dans le Christ, nous demeurions toujours unis à sa grâce et à son corps sacré.

Les paroles que nous commentons peuvent être prises dans un autre sens, le voici. Nous avons renoncé au siècle ; fidèles à l'appel de la grâce, nous avons foulé aux pieds les richesses et les pompes du siècle ; nous n'avons donc besoin que de la nourri-

ture. C'est la parole du Seigneur : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple* (Lc 14,33). Le disciple de Jésus-Christ, renonçant à tout, selon la parole de son maître, ne doit demander que le pain de chaque jour. Ses désirs ne doivent pas s'étendre plus loin, puisque Jésus a dit : *Ne vous mettez pas en peine du lendemain, le lendemain se pourvoira lui-même des choses nécessaires ; à chaque jour suffit sa peine* (Mt 6,34).

C'est donc avec raison que le disciple du Christ demande sa nourriture au jour le jour, puisqu'il lui est défendu de s'occuper du lendemain. Une conduite opposée serait absurde. Comment chercherions nous à vivre longtemps dans ce monde, nous qui désirons la prompte arrivée du royaume de Dieu ? Aussi le bienheureux apôtre, voulant rendre plus fermes notre foi et notre espérance, nous donne cette leçon : *Nous n'avons rien apporté dans ce monde, nous n'en emporterons rien. Puisque nous avons des vêtements et un toit pour nous couvrir, sachons nous en contenter. Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation, dans des pièges, dans des désirs funestes qui poussent l'homme à sa ruine ; car la racine de tous les maux est la cupidité. Ceux qui ont voulu suivre ses attrait ont fait un triste naufrage et se sont préparé bien des douleurs* (1 Tim 6, 7-10). D'après ces paroles, les richesses sont non-seulement méprisables, mais encore périlleuses. Là se trouve la racine de tous ces maux qui flattent et qui aveuglent l'esprit humain pour le tromper.

C'est pour cela que le Seigneur reprend le riche stupide, qui récapitulait sa fortune et se glorifiait de l'abondance de ses récoltes : *Insensé, cette nuit même on viendra te réclamer ton âme et ces biens que tu as amassés à qui seront-ils ?* (Lc 12,20) Pauvre fou ! il se réjouissait de ses biens et il allait mourir ! la vie lui manquait et il songeait à amasser des vivres en abondance ! Les enseignements du Seigneur sont bien différents : il nous dit que le sage par excellence est celui qui vend tous ses biens, les distribue aux pauvres, et se prépare un trésor dans le ciel. Celui-là seul, dit-il, est capable de le suivre et de participer à la gloire de sa passion qui, dégagé de tout lien terrestre, marche vers le ciel en s'y faisant précéder de ses richesses. Pour se préparer à cet acte de vertu, que chacun de nous apprenne à prier et à s'instruire par la prière.

Ne croyez pas que le juste manque du pain de chaque jour ; n'est-il pas écrit : *Le Seigneur ne permet pas que le juste ait faim, mais il repousse les appétits des méchants* (Prv 10,3) ; et encore : *J'ai été jeune, me voici vieux, et je n'ai jamais vu le juste abandonné et ses enfants mendiant leur pain* (Ps 27,25). Le Seigneur nous dit encore : *Ne vous demandez pas à vous-mêmes que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? Les païens se préoccupent de ces choses ; mais votre Père saie que vous en, avez besoin. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et la sainteté et tout cela vous sera donné en surcroît.* (Mt 4,34) Telle est la promesse du Christ. Comme tout appartient à Dieu, rien ne peut manquer à celui qui

possède Dieu, tant qu'il lui restera fermement attaché. Daniel fut jeté dans la fosse aux lions par l'ordre du roi de Babylone; Dieu lui envoya sa nourriture, et l'homme de Dieu mangea tranquillement au milieu des bêtes qui, malgré leur faim, n'osaient se jeter sur lui. Élie, fuyant dans le désert, fut sauvé par des corbeaux qui lui apportaient sa nourriture. O détestable cruauté de la malice humaine! les bêtes féroces épargnent un prisonnier, les oiseaux nourrissent un fugitif, et les hommes se dressent des embûches et exercent leurs fureurs les uns contre les autres! Nous prions ensuite pour obtenir la rémission de nos péchés :

Remets nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs.

Après le pain de chaque jour, nous demandons le pardon de nos péchés, afin que, nourris par Dieu, nous vivions en Dieu. Il ne s'agit pas seulement de la vie présente, mais de la vie éternelle où nous ne pouvons arriver qu'autant que, nos offenses seront pardonnées. LE SEIGNEUR DONNE À CES OFFENSES LE NOM DE DETTES, comme dans son Évangile : *Je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en as prié* (Mt 28,32). Nous rappeler que nous sommes pécheurs est un avis aussi salutaire que sage ; car forcés de prier pour nos fautes et d'implorer le pardon de Dieu, nous apprenons à nous connaître nous-mêmes. Que personne ne se complaise dans sa prétendue innocence ; personne n'est innocent : ce sentiment d'orgueil ne ferait que le rendre plus coupable. En priant tous les jours pour nos péchés, nous pouvons nous convaincre que nous péchons chaque jour. C'est ce que nous apprend l'apôtre saint Jean : *Si nous disons que nous sommes innocents, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste, il nous les pardonnera.* (1 Jn 1,8) L'apôtre a réuni dans son épître ces deux vérités : que nous devons prier pour nos péchés, et que nous en obtenons le pardon par nos prières. C'est pour cela qu'il nous dit que Dieu est fidèle à remettre les péchés. Ainsi il nous rappelle la promesse divine : car c'est Dieu qui, eu nous disant de prier pour nos fautes, nous promet la miséricorde et le pardon.

Cependant, mes frères, Dieu ajoute à sa promesse une condition. Il veut que nous demandions le la remise de nos dettes, comme nous comme nous les remettons à nos débiteurs. Il nous montre, par là, que nous ne pouvons obtenir notre grâce pour nos péchés qu'autant que nous nous montrons miséricordieux envers nos débiteurs. Aussi il nous dit dans l'Évangile : *On se servira à votre égard de la mesure dont vous aurez usé envers vos frères.* (Mt 7,2) Le serviteur qui, après avoir reçu de son maître la remise de sa dette, ne voulut pas user de la même condescendance envers son compagnon d'esclavage fut jeté en prison (Mt 18,34). Par sa dureté, il perdit ce que son maître lui avait généreusement accordé. Le Seigneur insiste plus fortement encore sur ce point : *Lorsque vous voudrez prier si vous avez quelque chose contre quel-qu'un, pardonnez-le, afin que votre Père*

céleste pardonne aussi vos péchés. Si vous ne pardonnez pas vous-mêmes, votre Père qui est dans le ciel ne vous remettra pas non plus vos péchés (Mt 9,25) Il ne vous restera aucune excuse au jour du jugement, car vous serez jugé d'après votre propre sentence ; vous serez traité comme vous aurez traité les autres.

Le Seigneur veut que ses enfants soient unis par les liens de la paix et de la concorde ; ils veulent qu'ils persévèrent dans cette charité qu'ils tiennent de leur seconde ,naissance. Nous donc, qui sommes les fils de Dieu, persévérons dans la paix qu'il nous a laissée et, puisque nous n'avons qu'un seul esprit (Eph 4,4), n'ayons qu'une seule pensée et un seul sentiment. Le Seigneur n'accepte pas le sacrifice de celui qui conserve dans son cœur des sentiments de haine ; il l'éloigne de l'autel ; il lui ordonne d'aller se réconcilier avec son frère et de revenir ensuite lui adresser des prières inspirées par l'esprit de charité. Le sacrifice le plus agréable à Dieu c'est la paix, la concorde fraternelle, l'unité du Père et du Fils et du Saint-Esprit reproduite le peuple chrétien. Nous en avons une preuve dans les offrandes d'Abel et de Caïn. Dieu considérait leurs cœurs et non leurs présents le présent ne lui plaisait plus autant que le cœur lui était agréable. Abel, homme juste et pacifique, offre à Dieu des sacrifices innocents ; il nous apprend que nous devons approcher de l'autel avec la crainte de Dieu, avec un cœur simple, avec l'esprit de sainteté, de paix et de concorde. C'est à juste titre, qu'offrant à Dieu de pareils sacrifices, il est devenu lui-même victime. Le premier, il a suivi la route du martyr et il a dignement figuré la Passion de Jésus-Christ, lui qui avait conservé la justice et la paix du Seigneur. Voilà les hommes que Dieu couronnera au jour du jugement et qu'il réclamera pour les siens.

Mais l'homme animé de l'esprit de discorde et de haine, fût-il mis à mort pour le nom de Jésus-Christ, saint Paul nous assure qu'il ne pourrait expier son crime; car il est écrit : *Celui qui hait son frère est un homicide ; or, un homicide ne peut ni arriver au royaume du ciel ni vivre en Dieu* (1 Jn 3,15). Peut-il être avec le Christ, celui qui a préféré imiter Judas que le Christ ? Quelle tache, mes frères, que celle que le baptême du sang ne peut laver ! Quel crime que celui qui ne peut être expié par le martyr ! Le Seigneur nous ordonne d'ajouter :

Ne nous laisse pas induire en tentation.

Nous voyons par ces paroles que l'ennemi ne peut rien contre nous, si Dieu ne le permet. Ainsi nous devons mettre entre les mains de Dieu nos craintes, nos espérances, nos résolutions, puisque le démon ne peut nous tenter qu'autant que Dieu lui en donne le pouvoir. C'est ce que nous enseigne l'Écriture : *Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint assiéger Jérusalem et Dieu la livra entre ses mains.* (2R 24,11) Or, c'est à cause de nos péchés que Dieu donne au mauvais esprit une certaine puissance contre nous. Qui a livré les dépouilles de Jacob et d'Israël entre les mains des ennemis ? N'est-ce pas le Dieu qu'ils ont offensé, dont ils ont repoussé les commandements et

méprisé la loi ? N'est-ce pas lui qui a fait tomber sur eux le poids de sa colère ? (Isa 42,25) Nous voyons le même fait dans l'histoire de Salomon : il pêche, il s'éloigne des préceptes et des voies du Seigneur, aussi l'Écriture nous dit : *Le Seigneur excita Satan contre Salomon.* (1R 9,14)

Ce pouvoir est accordé à l'ennemi pour deux motifs : ou pour nous punir de nos fautes, ou pour nous glorifier par l'épreuve. C'est ce que nous montre l'histoire de Job. *Tout ce qu'il possède*, dit le Seigneur au démon, *est entre tes mains, mais prends garde de toucher à sa personne* (Job 1,12). De même, pendant sa passion, le Sauveur dit à Pilate : *Tu n'aurais contre moi aucun pouvoir, s'il ne te venait d'en Haut.* (Jn 19,11) Ainsi lorsque nous demandons à Dieu de ne pas être induits en tentation, cela nous rappelle notre infirmité et notre faiblesse. Cela nous tient en garde contre les révoltes de l'orgueil, contre la présomption et la vaine gloire. Nous ne devons nous glorifier de rien, pas même de la confession du nom de Jésus-Christ, pas même du martyre ; car Jésus nous recommande l'humilité en disant : *Veillez et priez pour ne pas être exposés à la tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.* (Mt 26,41) Ainsi lorsqu'on reconnaît humblement sa faiblesse et qu'on rapporte tout à Dieu, son cœur s'ouvre à la miséricorde, et il exauce des prières inspirées par le respect et par le désir de lui plaire. À la fin, se trouve la formule qui renferme en deux mots toutes nos demandes et toutes nos prières :

Délivre-nous du malin.

PAR CES MOTS, NOUS ENTENDONS TOUS LES ACTES D'HOSTILITÉ QUE L'ENNEMI PEUT EXERCER CONTRE NOUS DANS CE MONDE et dont Dieu seul, par sa grâce, peut nous garantir et nous délivrer. Quand nous avons dit : Délivre-nous du malin, il ne reste plus à rien à demander. Nous implorons la protection divine contre l'esprit du mal, et, après l'avoir obtenue, nous sommes en sûreté contre les assauts du démon et du monde. Car comment craindre le siècle, quand Dieu nous couvre de son égide ?

Ne vous étonnez pas, mes frères bien-aimés, de la sublimité de cette prière : c'est Dieu qui en est l'auteur, Dieu qui a résumé en quelques mots tout ce qui peut assurer la paix parmi nous. C'est ce que le prophète Isaïe avait prédit depuis longtemps, lorsque, sous l'inspiration du Saint-Esprit, il parlait de la majesté et de l'amour de Dieu : *Sa parole*, disait-il, *renferme en abrégé toute justice, et il la manifestera en peu de mots à l'univers* (Is 10,22) Car son Verbe, Notre-Seigneur Jésus-Christ, est descendu sur la terre pour nous tous ; il a réuni sous une même loi les savants et les ignorants, et il a donné à tout sexe et à tout âge les leçons du salut. Ce n'est pas assez : il a groupé comme en un faisceau tous ses enseignements, pour ne pas charger la mémoire des fidèles ; mais pour leur apprendre rapidement ce qui est nécessaire à une foi simple et sans étude. Ainsi, quand il voulut nous enseigner ce qu'est la vie éternelle, il exprima ce mystère avec une concision

toute divine : *La vie éternelle consiste à te connaître, toi Dieu unique et véritable, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* (Jn 18,3) De même, quand il voulut recueillir dans la loi et les prophètes les préceptes essentiels : *Écoute Israël ton Dieu est un Dieu unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. Dans ces deux préceptes sont renfermés toute la loi et les prophètes* (Mc 12,29 - Mt 22,40). Et ailleurs : *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous-mêmes faites-le pour eux tel est l'enseignement de la loi et des prophètes* (Mt 7,12).

Jésus-Christ nous a appris à prier, non-seulement par ses paroles, mais aussi par Son exemple. Lui-même priait fréquemment, nous montrant ainsi ce que nous devons faire. *Jésus*, dit le texte sacré, *se retirait dans la solitude et il adorait.* (Lc 5,16) Nous lisons dans un autre évangéliste : *Il se retira sur une montagne et il passa la nuit à prier.* (Lc 6,12) Si Jésus, l'innocence même, priait, à plus forte raison, nous qui sommes pécheurs, devons-nous prier. Si Jésus passait toute la nuit en prière, à plus forte raison, devons nous veiller pour nous livrer plus longtemps à ce saint exercice. Or, le Seigneur priait, non pas pour lui, que pouvait-il demander, lui qui était sans tache ? Mais il priait pour nos fautes, comme il le déclara à Pierre, en disant : *Simon, Simon, Satan vous a réclamés pour vous secouer dans un crible comme on fait pour le blé. Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne disparaisse pas.* (Lc 22,31) Ensuite Il recommande à son Père tous ses disciples : *Je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi : que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi.* (Jn 17,20) Quelle bonté de la part de notre Dieu ! non content de nous racheter au prix de tout son sang, il veut encore prier pour nous. Or, voyez quel est le but de sa prière. Comme le Père et le Fils ne sont qu'un, il veut que, nous aussi, nous persévérions dans l'unité. Vous pouvez comprendre par là quelle est la faute de celui qui détruit l'unité et la paix. Le Seigneur a prié pour la conservation de ces liens si précieux parmi son peuple. Il voulait que l'union la plus étroite régnât parmi les fidèles, car il savait bien que la discorde ne peut avoir accès au royaume céleste.

Quand nous commençons notre prière, mes frères bien-aimés, veillons sur nous-mêmes et occupons-nous uniquement de l'œuvre que nous accomplissons. Éloignons de notre esprit toute vue, charnelle et mondaine et ne pensons qu'à l'objet de notre demande. Aussi, avant la prière solennelle, le prêtre prépare les esprits en chantant la préface : Élevons nos cœurs, dit-il, et le peuple répond : nous les avons tournés vers le Seigneur. Par ces paroles, les fidèles sont avertis qu'ils ne doivent penser qu'à Dieu. Fermons notre cœur à l'ennemi, ouvrons-le à Dieu seul et ne souffrons pas que le démon s'approche de nous au temps de la prière. Il se glisse dans l'ombre ; il pénètre jusqu'à nous et, par sa ruse, il détourne nos prières de leur but véritable ; d'où il arrive que nos sentiments diffèrent de nos paroles. Et cependant l'essence de la prière ne consiste pas dans

le son de la voix, mais dans la sincérité de l'intention et dans l'élévation de l'âme vers Dieu.

Quelle faiblesse de vous laisser détourner de votre prière par des pensées vaines et profanes, comme si quelque autre chose était plus digne d'occuper votre esprit que les paroles que vous adressez à Dieu ! Vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ; comment voulez-vous que Dieu vous écoute ? vous vous oubliez vous-mêmes, comment Dieu se souviendrait-il de vous ? Une telle conduite nous expose sans défense aux atteintes du démon ; elle blesse la majesté divine dans l'acte solennel de la prière. Les yeux veillent, c'est vrai, mais le cœur dort ; et pourtant le contraire devrait avoir lieu chez les chrétiens : quand leurs yeux dorment, leur cœur devrait veiller. C'est ce que faisait l'épouse des Cantiques qui figurait l'Église : *Je dors, disait-elle, mais mon cœur veille.* (Cant 5,2) De là cet avertissement si sage et si salutaire de l'apôtre : *Priez avec application et vigilance.* (Col 4,2) Il nous montre que le moyen d'obtenir de Dieu l'objet de nos demandes, c'est d'être vigilants, dans notre prière.

Quand nous voulons prier, n'approchons pas de Dieu les mains vides : la prière reste sans effet quand elle n'est pas accompagnée par les bonnes œuvres. *Tout arbre stérile est coupé et jeté au feu* (Mt 16,19) ; de même des paroles non fécondées par les œuvres ne peuvent nous mériter la grâce divine. C'est ce que nous enseigne l'Écriture : *La prière accompagnée du jeûne et de l'aumône est agréable à Dieu* (Tob 12,8). Au dernier jour, le souverain Juge récompensera les bonnes œuvres et les aumônes ; aujourd'hui, de même, Il écoute favorablement ceux qui se présentent à lui avec les œuvres qui lui sont agréables. C'est ainsi que le centurion Corneille mérita d'être exaucé : il distribuait beaucoup d'aumônes au peuple ; il priait Dieu constamment. Aussi, vers la neuvième heure, pendant sa prière, l'ange du Seigneur lui apparut pour rendre témoignage à ses œuvres : *Corneille, lui dit-il, tes prières et tes aumônes sont montées jusqu'à Dieu et il en conserve le souvenir* (Act 10, 2-4). Les prières montent rapidement vers le ciel quand elles

sont soutenues par nos œuvres. C'est le témoignage de l'ange Raphaël à Tobie qui unissait toujours l'action à la prière. *Il est honorable de révéler les œuvres divines. Quand tu priais ainsi que Sara, j'offrais votre prière au Seigneur. Quand tu ensevelissais les morts avec tant de simplicité, quand tu interrompais ton repas pour leur rendre ce pieux office, j'étais là pour être le témoin de ta conduite dans l'épreuve. Dieu m'envoie de nouveau vers toi pour te guérir, comme j'ai déjà délivré Sara, l'épouse de ton fils. Je suis Raphaël, un des sept esprits qui se tiennent devant le trône de Dieu* (Tob 12,11).

Le Seigneur nous donne le même enseignement par la bouche d'Isaïe : *Rompez les chaînes de l'iniquité ; déchargez vos semblables du fardeau que vous faites peser sur eux ; rendez le repos aux opprimés ; déchirez les titres injustes ; faites part de votre pain à celui qui a faim ; introduisez dans votre maison les indigents qui n'ont point de toit ; si vous voyez un homme nu, revêtez-le et ne méprisez point votre propre sang. Alors votre nom brillera d'un vif éclat ; la sainteté vous couvrira comme un manteau ; son éclat trahira votre présence et vous serez inondé de la splendeur de Dieu. Alors vous prierez, et Dieu vous exaucera, et, au milieu de votre prière, il vous dira : Me voici.* (Is 58,6) Telle est la promesse du Seigneur, chrétiens : il exauce et protège ceux qui délivrent leurs cœurs des liens de l'injustice ; qui, selon ses ordres, répandent d'abondantes aumônes entre les mains des pauvres. Ils écoutent la parole du Seigneur, et Dieu les écoute à son tour.

L'apôtre saint Paul, aidé dans sa pauvreté par les fidèles, appelle les bonnes œuvres de ce genre des sacrifices offerts à Dieu. *Je suis comblé, maintenant que j'ai reçu ce qu'Epaphrodite m'a remis de votre part, parfum de bonne odeur, sacrifice agréé et qui plaît à Dieu.* (Phil 4,18) En venant au secours du pauvre, on prête à Dieu lui-même ; en donnant aux plus petits, c'est à Dieu qu'on donne ; on offre au Dieu de toute suavité un sacrifice d'agréable odeur.

[...]

La légende du Grand Inquisiteur

*Estrait des FRÈRES KARAMAZOV
par Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski*

Prenant pour comme exemple le destin d'un enfant de huit ans donné en pâture à une meute chiens parce qu'il avait blessé involontairement l'un d'eux Ivan Kraramzov s'interroge sur la souffrance et sur le pardon et en débat avec son frère Aliocha.

Introduction

– Un mauvais plaisant objectera que les enfants grandiront et auront le temps de pécher, mais il n'a pas grandi, ce gamin de huit ans, déchiré par les chiens. Aliocha, je ne blasphème pas. Je comprends comment tressaillira l'univers, lorsque le ciel et la terre s'uniront dans le même cri d'allégresse, lorsque tout ce qui vit ou a vécu proclamera « Tu as raison,

Seigneur, car tes voies nous sont révélées ! », lorsque le bourreau, la mère, l'enfant s'embrasseront et déclareront avec des larmes : « Tu as raison, Seigneur ! » Sans doute alors, la lumière se fera et tout sera expliqué. Le malheur, c'est que je ne puis admettre une solution de ce genre. Et je prends mes mesures à cet égard, tandis que je suis encore sur la terre. Crois-moi, Aliocha, il se peut que je vive jusqu'à ce moment ou que je ressuscite alors, et je m'écrierai peut-être avec les autres, en regardant la mère embrasser le bourreau de son enfant « Tu as raison, Seigneur ! » mais ce sera contre mon gré. Pendant qu'il est encore temps, je me refuse à accepter cette harmonie supérieure. Je prétends qu'elle ne vaut pas

une larme d'enfant, une larme de cette petite victime qui se frappait la poitrine et priait le « bon Dieu » dans son coin infect ; non, elle ne les vaut pas, car ces larmes n'ont pas été rachetées. Tant qu'il en est ainsi, il ne saurait être question d'harmonie. Or, comment les racheter, c'est impossible. Les bourreaux souffriront en enfer, me diras-tu ? Mais à quoi sert ce châtiement puisque les enfants aussi ont eu leur enfer ? D'ailleurs, que vaut cette harmonie qui comporte un enfer ? Je veux le pardon, le baiser universel, la suppression de la souffrance. Et si la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité, j'affirme d'ores et déjà que cette vérité ne vaut pas un tel prix. Je ne veux pas que la mère pardonne au bourreau ; elle n'en a pas le droit. Qu'elle lui pardonne sa souffrance de mère, mais non ce qu'a souffert son enfant déchiré par les chiens. Quand bien même son fils pardonnerait, elle n'en aurait pas le droit. Si le droit de pardonner n'existe pas, que devient l'harmonie ? Y a-t-il au monde un être qui ait ce droit ? C'est par amour pour l'humanité que je ne veux pas de cette harmonie. Je préfère garder mes souffrances non rachetées et mon indignation persistante, *même si j'avais tort !* D'ailleurs, on a surfait cette harmonie l'entrée coûte trop cher pour nous. J'aime mieux rendre mon billet d'entrée. En honnête homme, je suis même tenu à le rendre au plus tôt. C'est ce que je fais. Je ne refuse pas d'admettre Dieu, mais très respectueusement je lui rends mon billet.

– Mais c'est de la révolte, prononça doucement Aliocha, les yeux baissés.

– De la révolte ? Je n'aurais pas voulu te voir employer ce mot. Peut-on vivre révolté ? Or, je veux vivre. Réponds-moi franchement. Imagine-toi que les destinées de l'humanité sont entre tes mains, et que pour rendre définitivement les gens heureux, pour leur procurer enfin la paix et le repos, il soit indispensable de mettre à la torture ne fût-ce qu'un seul être, l'enfant qui se frappait la poitrine de son petit poing, et de fonder sur ses larmes le bonheur futur. Consentirais-tu, dans ces conditions, à édifier un pareil bonheur ? Réponds sans mentir.

– Non, je n'y consentirais pas.

– Alors, peux-tu admettre que les hommes consentiraient à accepter ce bonheur au prix du sang d'un petit martyr ?

– Non, je ne puis l'admettre, mon frère, prononça Aliocha, les yeux étincelants. Tu as demandé s'il existe dans le monde entier un Être qui aurait le droit de pardonner. Oui, cet Être existe. Il peut tout pardonner, tous et pour tout, car c'est Lui qui a versé son sang innocent pour tous et pour tout. 'Tu l'as oublié, c'est lui la pierre angulaire de l'édifice, et c'est à lui de crier « Tu as raison, Seigneur, car tes voies nous sont révélées. »

– Ah ! oui, « le seul sans péchés et « qui a versé son sang ». Non, je ne l'ai pas oublié, je m'étonnais, au contraire, que tu ne l'aies pas encore mentionné, car dans les discussions les vôtres commencent par le mettre en avant, d'habitude. Sais-tu, mais ne ris pas,

que j'ai composé un poème, l'année dernière ? Si tu peux m'accorder encore dix minutes, je te le raconterai.

– Tu as écrit un poème ?

– Non, fit Ivan en riant, car je n'ai jamais fait deux vers dans ma vie. Mais j'ai rêvé ce poème et je m'en souviens. Tu seras mon premier lecteur, ou plutôt mon premier auditeur. Pourquoi ne pas profiter de ta présence ? Veux-tu ?

– Je suis tout oreilles.

– Mon poème s'intitule le Grand Inquisiteur, il est absurde, mais je veux te le faire connaître.

Un préambule est nécessaire au point de vue littéraire. L'action se passe au XVI^e siècle. Tu sais qu'à cette époque il était d'usage de faire intervenir dans les poèmes les puissances célestes. Je ne parle pas de Dante. En France, les clercs de la basoche et les moines donnaient des représentations où l'on mettait en scène la Madone, les anges, les saints, le Christ et Dieu le Père. C'étaient des spectacles naïfs. Dans Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo, en l'honneur de la naissance du dauphin, sous Louis XI, à Paris, le peuple est convié à une représentation édifiante et gratuite : le Bon jugement de la très sainte et gracieuse Vierge Marie. [...]

Le Christ revient

L'action se passe en Espagne, à Séville, à l'époque la plus terrible de l'Inquisition, lorsque chaque jour s'allumaient des bûchers à la gloire de Dieu et que dans de superbes autodafés on brûlait d'affreux hérétiques « Oh ! ce n'est pas ainsi qu'il a promis de revenir, à la fin des temps, dans toute sa gloire céleste, subitement, « tel un éclair qui brille de l'Orient à l'Occident ». Non, Il a voulu visiter ses enfants, au lieu où crépitaient précisément les bûchers des hérétiques. Dans sa miséricorde infinie, il revient parmi les hommes sous la forme qu'il avait durant les trois ans de sa vie publique. Le voici qui descend vers les rues brûlantes de la ville méridionale, où justement, la veille, en présence du roi, des courtisans, des chevaliers, des cardinaux et des plus charmantes dames de la cour, le grand inquisiteur a fait brûler une centaine d'hérétiques *ad majorem Dei gloriam*. Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et – chose étrange – tous le reconnaissent. Ce serait un des plus beaux passages de mon poème que d'en expliquer la raison. Attiré par une force irrésistible, le peuple se presse sur son passage et s'attache à ses pas. Silencieux, il passe au milieu de la foule avec un sourire d'infinie compassion. Son cœur est embrasé d'amour, ses yeux dégagent la Lumière, la Science, la Force, qui rayonnent et éveillent l'amour dans les cœurs, Il leur tend les bras, Il les bénit, une vertu salutaire émane de son contact et même de ses vêtements. Un vieillard, aveugle depuis son enfance, s'écrie dans la foule : « Seigneur, guéris-moi, et je te verrai. » Une écaille tombe de ses yeux et l'aveugle voit. Le peuple verse des larmes de joie et baise la terre sur ses pas.

Les enfants jettent des fleurs sur son passage ; on chante, on crie : « Hosanna ! » C'est lui, ce doit être Lui, s'écrie-t-on, ce ne peut être que Lui ! Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale de Séville au moment où l'on apporte un petit cercueil blanc où repose une enfant de sept ans, la fille unique d'un notable. La morte est couverte de fleurs. « Il ressuscitera ton enfant », crie-t-on dans la foule à la mère en larmes. L'ecclésiastique venu au-devant du cercueil regarde d'un air perplexe et fronce le sourcil. Soudain un cri retentit, la mère se jette à ses pieds : « Si c'est Toi, ressuscite mon enfant ! » et elle lui tend les bras. Le cortège s'arrête, on dépose le cercueil sur les dalles. Il le contemple avec pitié, sa bouche profère doucement une fois encore : « *Talitha koumi* et la jeune fille se leva. » La morte se soulève, s'assied et regarde autour d'elle, souriante, d'un air étonné. Elle tient le bouquet de roses blanches qu'on avait déposé dans son cercueil. Dans la foule, on est troublé, on crie, on pleure. À ce moment passe sur la place le cardinal grand inquisiteur. C'est un grand vieillard, presque nonagénaire, avec un visage desséché, des yeux caves, mais où luit encore une étincelle. Il n'a plus le pompeux costume dans lequel il se pavanait hier devant le peuple, tandis qu'on brûlait les ennemis de l'Église romaine ; il a repris son vieux froc grossier. Ses mornes auxiliaires et la garde du Saint-Office le suivent à une distance respectueuse. Il s'arrête devant la foule et observe de loin. Il a tout vu, le cercueil déposé devant Lui, la résurrection de la fillette, et son visage s'est assombri. Il fronce ses épais sourcils et ses yeux brillent d'un éclat sinistre. Il le désigne du doigt et ordonne aux gardes de le saisir. Si grande est sa puissance et le peuple est tellement habitué à se soumettre, à lui obéir en tremblant, que la foule s'écarte devant les sbires ; au milieu d'un silence de mort, ceux-ci l'empoignent et l'emmènent. Comme un seul homme ce peuple s'incline jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur, qui le bénit sans mot dire et poursuit son chemin. On conduit le Prisonnier au sombre et vieux bâtiment du Saint-Office, on l'y enferme dans une étroite cellule voûtée. La journée s'achève, la nuit vient, une nuit de Séville, chaude et étouffante. L'air est embaumé des lauriers et des citronniers. Dans les ténèbres, la porte de fer du cachot s'ouvre soudain et le grand inquisiteur paraît, un flambeau à la main. Il est seul, la porte se referme derrière lui. Il s'arrête sur le seuil, considère longuement la Sainte Face. Enfin, il s'approche, pose le flambeau sur la table et lui dit : « C'est Toi, Toi ? »

Ne recevant pas de réponse, il ajoute rapidement : « Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire ? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis. Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car tu nous déranges, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui arrivera demain ? J'ignore qui tu es et ne veux pas le savoir : est-ce Toi ou seulement Son apparence ? mais demain je te condamnerai et tu seras brûlé comme le pire des hérétiques, et ce même peuple qui aujourd'hui te baisait les pieds, se précipitera demain, sur un signe de moi, pour alimenter ton bûcher. Le sais-tu ? Peut-être », ajoute le vieillard,

pensif, les yeux toujours fixés sur son Prisonnier.

– Je ne comprends pas bien ce que cela veut dire, Ivan, objecta Aliocha, qui avait écouté en silence. Est-ce une fantaisie, une erreur du vieillard, un quiproquo étrange ?

– Admets cette dernière supposition, dit Ivan en riant, si le réalisme moderne t'a rendu à ce point réfractaire au surnaturel. Qu'il en soit comme tu voudras. C'est vrai, mon inquisiteur a quatre-vingt-dix ans, et son idée a pu, de longue date, lui déranger l'esprit. Enfin, c'est peut-être un simple délire, la rêverie d'un vieillard avant sa fin, l'imagination échauffée par le récent autodafé. Mais quiproquo ou fantaisie, que nous importe ? Ce qu'il faut seulement noter, c'est que l'inquisiteur révèle enfin sa pensée, dévoile ce qu'il a tu durant toute sa carrière.

– Et le Prisonnier ne dit rien ? Il se contente de le regarder ?

– En effet. Il ne peut que se taire. Le vieillard lui-même lui fait observer qu'il n'a pas le droit d'ajouter un mot à ses anciennes paroles. C'est peut-être le trait fondamental du catholicisme romain, à mon humble avis : « Tout a été transmis par toi au pape, tout dépend donc maintenant du pape ; ne viens pas nous déranger, avant le temps du moins. » Telle est leur doctrine, celle des jésuites, en tout cas. Je l'ai trouvée chez leurs théologiens.

« As-tu le droit de nous révéler un seul des secrets du monde d'où tu viens ? » demande le vieillard, qui répond à sa place : « Non, tu n'en as pas le droit, car cette révélation s'ajouterait à celle d'autrefois, et ce serait retirer aux hommes la liberté que tu défendais tant sur la terre. Toutes tes révélations nouvelles porteraient atteinte à la liberté de la foi, car elles paraîtraient miraculeuses ; or, tu mettais au-dessus de tout, il y a quinze siècles, cette liberté de la foi. N'as-tu pas dit bien souvent : « Je veux vous rendre libres. » Eh bien ! Tu les a vus, les hommes « libres », ajoute le vieillard d'un air sarcastique. Oui, cela nous a coûté cher, poursuit-il en le regardant avec sévérité, mais nous avons enfin achevé cette œuvre en ton nom. Il nous a fallu quinze siècles de rude labeur pour instaurer la liberté ; mais c'est fait, et bien fait. Tu ne le crois pas ? Tu me regardes avec douceur, sans même me faire l'honneur de t'indigner ? Mais sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. Cela est notre œuvre, à vrai dire ; est-ce la liberté que tu rêvais ? »

– De nouveau, je ne comprends pas, interrompt Aliocha ; il fait de l'ironie, il se moque ?

– Pas du tout ! Il se vante d'avoir, lui et les siens, supprimé la liberté, dans le dessein de rendre les hommes heureux. Car c'est maintenant pour la première fois (il parle, bien entendu, de l'Inquisition), qu'on peut songer au bonheur des hommes. Ils sont naturellement révoltés ; est-ce que des révoltés peuvent être heureux ? Tu étais averti, lui dit-il, les conseils ne t'ont pas manqué, mais tu n'en as pas tenu compte, tu as rejeté l'unique moyen de procurer

le bonheur aux hommes ; heureusement qu'en parlant tu nous a transmis l'œuvre, tu as promis, tu nous as solennellement accordé le droit de lier et de délier, tu ne saurais maintenant songer à nous retirer ce droit. Pourquoi donc es-tu venu nous déranger ? »

– Que signifie ceci : « les avertissements et les conseils ne t'ont pas manqué » ? demanda Aliocha.

– Mais c'est le point capital dans le discours du vieillard : « L'Esprit terrible et profond, l'Esprit de la destruction et du néant, reprend-il, t'a parlé dans le désert, et les Écritures rapportent qu'il t'a « tenté ». Est-ce vrai ? Et pouvait-on rien dire de plus pénétrant que ce qui te fut dit dans les trois questions ou, pour parler comme les Écritures, les « tentations » que tu as repoussées ? Si jamais il y eut sur terre un miracle authentique et retentissant, ce fut le jour de ces trois tentations. Le seul fait d'avoir formulé ces trois questions constitue un miracle. Supposons qu'elles aient disparu des Écritures, qu'il faille les reconstituer, les imaginer à nouveau pour les y replacer, et qu'on réunisse à cet effet tous les sages de la terre, hommes d'États, prélats, savants, philosophes, poètes, en leur disant : imaginez, rédigez trois questions, qui non seulement correspondent à l'importance de l'événement, mais encore expriment en trois phrases toute l'histoire de l'humanité future, crois-tu que cet aréopage de la sagesse humaine pourrait imaginer rien d'aussi fort et d'aussi profond que les trois questions que te proposa alors le puissant Esprit ? Ces trois questions prouvent à elles seules que l'on a affaire à l'Esprit éternel et absolu et non à un esprit humain transitoire. Car elles résument et prédisent en même temps toute l'histoire ultérieure de l'humanité ; ce sont les trois formes où se cristallisent toutes les contradictions insolubles de la nature humaine. On ne pouvait pas s'en rendre compte alors, car l'avenir était voilé, mais maintenant, après quinze siècles écoulés, nous voyons que tout avait été prévu dans ces trois questions et s'est réalisé au point qu'il est impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot. « Décide donc toi-même qui avait raison : toi, ou celui qui t'interrogeait ? Rappelle-toi la première question, le sens sinon la teneur : tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelles les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a et il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société ! Tu vois ces pierres dans ce désert aride ? Change-les en pains, et l'humanité accourra sur tes pas, tel qu'un troupeau docile et reconnaissant, tremblant pourtant que ta main se retire et qu'ils n'aient plus de pain.

Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté, et tu as refusé, estimant qu'elle était incompatible avec l'obéissance achetée par des pains. Tu as répliqué que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais sais-tu qu'au nom de ce pain terrestre, l'Esprit de la terre s'insurgera contre toi, luttera et te vaincra, que tous le suivront en s'écriant : « Qui est semblable à cette bête, elle nous a donné le feu du ciel ? » Des siècles passeront et

l'humanité proclamera par la bouche de ses savants et de ses sages qu'il n'y a pas de crimes, et, par conséquent, pas de péché ; qu'il n'y a que des affamés. Nourris-les, et alors exige d'eux qu'ils soient « vertueux » ! Voilà ce qu'on inscrira sur l'étendard de la révolte qui abattra ton temple. À sa place un nouvel édifice s'élèvera, une seconde tour de Babel, qui restera sans doute inachevée, comme la première ; mais tu aurais pu épargner aux hommes cette nouvelle tentative et mille ans de souffrance. Car ils viendront nous trouver, après avoir peiné mille ans à bâtir leur tour ! Ils nous chercheront sous terre comme jadis, dans les catacombes où nous serons cachés (on nous persécutera de nouveau) et ils clameront : « Donnez-nous à manger, car ceux qui nous avaient promis le feu du ciel ne nous l'ont pas donné. » Alors, nous achèverons leur tour, car il ne faut pour cela que la nourriture, et nous les nourrirons, soi-disant en ton nom, nous le ferons accroire. Sans nous, ils seront toujours affamés. Aucune science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais ils finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : « Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous. » **Ils comprendront enfin que la liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le répartir entre eux !** Ils se convaincront aussi de leur impuissance à se faire libres, étant faibles, dépravés, nuls et révoltés. Tu leur promettais le pain du ciel ; encore un coup, est-il comparable à celui de la terre aux yeux de la faible race humaine, éternellement ingrate et dépravée ? Des milliers et des dizaines de milliers d'âmes te suivront à cause de ce pain, mais que deviendront les millions et les milliards qui n'auront pas le courage de préférer le pain du ciel à celui de la terre ? Ne chérirais-tu que les grands et les forts, à qui les autres, la multitude innombrable, qui est faible mais qui t'aime, ne servirait que de matière exploitable ? Ils nous sont chers aussi, les êtres faibles. Quoique dépravés et révoltés, ils deviendront finalement dociles. Ils s'étonneront et nous croiront des dieux pour avoir consenti, en nous mettant à leur tête, à assurer la liberté qui les effrayait et à régner sur eux, tellement à la fin ils auront peur d'être libres. Mais nous leur dirons que nous sommes tes disciples, que nous régnons en ton nom. Nous les tromperons de nouveau, car alors nous ne te laisserons pas approcher de nous. Et c'est cette imposture qui constituera notre souffrance, car il nous faudra mentir. Tel est le sens de la première question qui t'a été posée dans le désert, et voilà ce que tu as repoussé au nom de la liberté, que tu mettais au-dessus de tout. Pourtant elle recelait le secret du monde. En consentant au miracle des pains, tu aurais calmé l'éternelle inquiétude de l'humanité – individus et collectivité –, savoir : « devant qui s'incliner ? » Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner. Mais il ne veut s'incliner que devant une force incontestée, que tous les humains respectent par un consentement universel. Ces

pauvres créatures se tourmentent à chercher un culte qui réunisse non seulement quelques fidèles, mais dans lequel *tous ensemble* communient, unis par la même foi. Ce besoin de la *communauté* dans l'adoration est le principal tourment de chaque individu et de l'humanité tout entière, depuis le commencement des siècles. C'est pour réaliser ce rêve qu'on s'est exterminé par le glaive. Les peuples ont forgé des dieux et se sont défiés les uns les autres : « Quittez vos dieux, adorez les nôtres ; sinon, malheur à vous et à vos dieux ! » Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même lorsque les dieux auront disparu ; on se prosternera devant les idoles. Tu n'ignorais pas, tu ne pouvais pas ignorer ce secret fondamental de la nature humaine, et pourtant tu as repoussé l'unique drapeau infaillible qu'on t'offrait et qui aurait courbé sans conteste tous les hommes devant toi, le drapeau du pain terrestre ; tu l'as repoussé au nom du pain céleste et de la liberté ! Vois ce que tu fis ensuite, toujours au nom de la liberté ! Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté que le malheureux apporte en naissant. Mais pour disposer de la liberté des hommes, il faut leur donner la paix de la conscience. Le pain te garantissait le succès ; l'homme s'incline devant qui le donne, car c'est une chose incontestée, mais qu'un autre se rende maître de la conscience humaine, il laissera là même ton pain pour suivre celui qui captive sa conscience. En cela tu avais raison, car le secret de l'existence humaine consiste, non pas seulement à vivre, mais encore à trouver un motif de vivre. Sans une idée nette du but de l'existence, l'homme préfère y renoncer et fût-il entouré de monceaux de pain, il se détruira plutôt que de demeurer sur terre. Mais qu'est-il advenu ? Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as encore étendue ? As-tu donc oublié que l'homme préfère la paix et même la mort à la liberté de discerner le bien et le mal ? Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. Et au lieu de principes solides qui eussent tranquillisé pour toujours la conscience humaine, tu as choisi des notions vagues, étranges, énigmatiques, tout ce qui dépasse la force des hommes, et par là tu as agi comme si tu ne les aimais pas, toi, qui étais venu donner ta vie pour eux ! Tu as accru la liberté humaine au lieu de la confisquer et tu as ainsi imposé pour toujours à l'être moral les affres de cette liberté. Tu voulais être librement aimé, volontairement suivi par les hommes charmés. Au lieu de la dure loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre, discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image, mais ne prévoyais-tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible : la liberté de choisir ? Ils s'écrieront enfin que la vérité n'était pas en toi, autrement tu ne les aurais pas laissés dans une incertitude aussi angoissante avec tant de soucis et de problèmes insolubles. Tu as ainsi préparé la ruine de ton royaume ; n'accuse donc personne de cette ruine. Cependant, était-ce là ce

qu'on te proposait ? **Il y a trois forces, les seules qui puissent subjuguier à jamais la conscience de ces faibles révoltés, ce sont : le miracle, le mystère, l'autorité !** Tu les as repoussées toutes trois, donnant ainsi un exemple. L'Esprit terrible et profond t'avait transporté sur le pinacle du Temple et t'avait dit : « Veux-tu savoir si tu es le fils de Dieu ? Jette-toi en bas, car il est écrit que les anges le soutiendront et le porteront, il ne se fera aucune blessure, tu sauras alors si tu es le Fils de Dieu et tu prouveras ainsi ta foi en ton Père. » Mais tu as repoussé cette proposition, tu ne t'es pas précipité. Tu montras alors une fierté sublime, divine, mais les hommes, race faible et révoltée, ne sont pas des dieux ! Tu savais qu'en faisant un pas, un geste pour te précipiter, tu aurais tenté le Seigneur et perdu la foi en lui. Tu te serais brisé sur cette terre que tu venais sauver, à la grande joie du tentateur. Mais y en a-t-il beaucoup comme toi ? Peux-tu admettre un instant que les hommes auraient la force d'endurer une semblable tentation ? Est-ce le propre de la nature humaine de repousser le miracle, et dans les moments graves de la vie, devant les questions capitales et douloureuses, de s'en tenir à la libre décision du cœur ? Oh ! tu savais que ta fermeté serait relatée dans les Écritures, traverserait les âges, atteindrait les régions les plus lointaines, et tu espérais que, suivant ton exemple, l'homme se contenterait de Dieu, sans recourir au miracle. Mais tu ignorais que l'homme repousse Dieu en même temps que le miracle, car c'est surtout le miracle qu'il cherche. Et comme il ne saurait s'en passer, il s'en forge de nouveaux, les siens propres, il s'inclinera devant les prodiges d'un magicien, les sortilèges d'une sorcière, fût-il même un révolté, un hérétique, un impie avéré. Tu n'es pas descendu de la croix, quand on se moquait de toi et qu'on te criait, par dérision : « Descends de la croix, et nous croirons en toi. » Tu ne l'as pas fait, car de nouveau tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle ; tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié. Là encore, tu te faisais une trop haute idée des hommes, car ce sont des esclaves, bien qu'ils aient été créés rebelles. Vois et juge, après quinze siècles révolus ; qui as-tu élevé jusqu'à toi ? Je le jure, l'homme est plus faible et plus vil que tu ne pensais. Peut-il, peut-il accomplir la même chose que toi ? La grande estime que tu avais pour lui a fait tort à la pitié. Tu as trop exigé de lui, toi pourtant qui l'aimais plus que toi-même ! En l'estimant moins, tu lui aurais imposé un fardeau plus léger, plus en rapport avec ton amour. Il est faible et lâche. Qu'importe qu'à présent il s'insurge partout contre notre autorité et soit fier de sa révolte ? C'est la fierté de jeunes écoliers mutins qui ont chassé leur maître. Mais l'allégresse des gamins prendra fin et leur coûtera cher. Ils renverseront les temples et inonderont la terre de sang ; mais ils s'apercevront enfin, ces enfants stupides, qu'ils ne sont que de faibles mutins, incapables de se révolter longtemps. Ils verseront de sottes larmes et comprendront que le créateur, en les faisant rebelles,

a voulu se moquer d'eux, assurément. Ils le crieront avec désespoir et ce blasphème les rendra encore plus malheureux, car la nature humaine ne supporte pas le blasphème et finit toujours par en tirer vengeance. Ainsi, l'inquiétude, le trouble, le malheur, tel est le partage des hommes, après les souffrances que tu as endurées pour leur liberté ! Ton éminent prophète dit, dans sa vision symbolique, qu'il a vu tous les participants à la première résurrection et qu'il y en avait douze mille pour chaque tribu. Pour être si nombreux, ce devait être plus que des hommes, presque des dieux. Ils ont supporté ta croix et l'existence dans le désert, se nourrissant de sauterelles et de racines ; certes, tu peux être fier de ces enfants de la liberté, du libre amour, de leur sublime sacrifice en ton nom. Mais rappelle-toi, ils n'étaient que quelques milliers, et presque des dieux ; mais le reste ? Est-ce leur faute, aux autres, aux faibles humains, s'ils n'ont pu supporter ce qu'endurent les forts ? L'âme faible est-elle coupable de ne pouvoir contenir des dons si terribles ? N'es-tu vraiment venu que pour les élus ? Alors, c'est un mystère, incompréhensible pour nous, et nous aurions le droit de le prêcher aux hommes, d'enseigner que ce n'est pas la libre décision des cœurs ni l'amour qui importent, mais le mystère, auquel ils doivent se soumettre aveuglément, même contre le gré de leur conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le miracle, le mystère, l'autorité. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait de tels tourments. Avions-nous raison d'agir ainsi, dis-moi ? N'était-ce pas aimer l'humanité que de comprendre sa faiblesse, d'alléger son fardeau avec amour, de tolérer même le péché à sa faible nature, pourvu que ce fût avec notre permission ? Pourquoi donc venir entraver notre œuvre ? Pourquoi gardes-tu le silence en me fixant de ton regard tendre et pénétrant ? Fâche-toi plutôt, je ne veux pas de ton amour, car moi-même je ne t'aime pas. Pourquoi le dissimulerais-je ? Je sais à qui je parle, tu connais ce que j'ai à te dire, je le vois dans tes yeux. Est-ce à moi à te cacher notre secret ? Peut-être veux-tu l'entendre de ma bouche, le voici. Nous ne sommes pas avec toi, mais avec lui, depuis longtemps déjà. Il y a juste huit siècles que nous avons reçu de lui ce dernier don que tu repoussas avec indignation, lorsqu'il te montrait tous les royaumes de la terre ; nous avons accepté Rome et le glaive de César, et nous nous sommes déclarés les seuls rois de la terre, bien que jusqu'à présent nous n'ayons pas encore eu le temps de parachever notre œuvre. Mais à qui la faute ? Oh ! l'affaire n'est qu'au début, elle est loin d'être terminée, et la terre aura encore beaucoup à souffrir, mais nous atteindrons notre but, nous serons César, alors nous songerons au bonheur universel. « Cependant, tu aurais pu alors prendre le glaive de César. Pourquoi as-tu repoussé ce dernier don ? En suivant ce troisième conseil du puissant Esprit, tu réalisais tout ce que les hommes cherchent sur la terre : un maître devant qui s'incliner, un gardien de leur conscience et le moyen de

s'unir finalement dans la concorde en une commune fourmilière, **car le besoin de l'union universelle est le troisième et dernier tourment de la race humaine. L'humanité a toujours tendu dans son ensemble à s'organiser sur une base universelle.** Il y a eu de grands peuples à l'histoire glorieuse, mais à mesure qu'ils se sont élevés, ils ont souffert davantage, éprouvant plus fortement que les autres le besoin de l'union universelle. Les grands conquérants, les Tamerlan et les Gengis-Khan, qui ont parcouru la terre comme un ouragan, incarnaient, eux aussi, sans en avoir conscience, cette aspiration des peuples vers l'unité. En acceptant la pourpre de César, tu aurais fondé l'empire universel et donné la paix au monde. En effet, qui est qualifié pour dominer les hommes, sinon ceux qui dominent leur conscience et disposent de leur pain ? Nous avons pris le glaive de César et, ce faisant, nous t'avons abandonné pour le suivre. Oh ! il s'écoulera encore des siècles de licence intellectuelle, de vaine science et d'anthropophagie, car c'est par là qu'ils finiront, après avoir édifié leur tour de Babel sans nous. Mais alors la bête viendra vers nous en rampant, léchera nos pieds, les arrosera de larmes de sang. Et nous monterons sur elle, nous élèverons en l'air une coupe où sera gravé le mot : « Mystère ! » Alors seulement la paix et le bonheur régneront sur les hommes. Tu es fier de tes élus, mais ce n'est qu'une élite, tandis que nous donnerons le repos à tous. D'ailleurs, parmi ces forts destinés à devenir des élus, combien se sont lassés enfin de t'attendre, combien ont porté et porteront encore autre part les forces de leur esprit et l'ardeur de leur cœur, combien finiront par s'insurger contre toi au nom de la liberté ! Mais c'est toi qui la leur auras donnée. Nous rendrons tous les hommes heureux, les révoltes et les massacres inséparables de ta liberté cesseront. Oh ! nous les persuaderons qu'ils ne seront vraiment libres qu'en abdiquant leur liberté en notre faveur. Eh bien, dirons-nous la vérité ou mentirons-nous ? Ils se convaincront eux-mêmes que nous disons vrai, car ils se rappelleront dans quelle servitude, dans quel trouble les avait plongés ta liberté. L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles, mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant : « Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous ; sauvez-nous de nous-mêmes ! » Sans doute, en recevant de nous les pains, ils verront bien que nous prenons les leurs, gagnés par leur propre travail, pour les distribuer, sans aucun miracle ; ils verront bien que nous n'avons pas changé les pierres en pain, mais ce qui leur fera plus de plaisir que le pain lui-même, ce sera de le recevoir de nos mains ! Car ils se souviendront que jadis le pain même, fruit de leur travail, se changeait en pierre dans leurs mains, tandis que, lorsqu'ils revinrent à nous, les pierres se muèrent en pain. Ils comprendront la valeur de la soumission définitive. Et tant que les hommes ne l'auront pas comprise, ils seront malheureux. Qui a le

plus contribué à cette incompréhension, dis-moi ? Qui a divisé le troupeau et l'a dispersé sur des routes inconnues ? Mais le troupeau se reformera, il rentrera dans l'obéissance et ce sera pour toujours. Alors nous leur donnerons un bonheur doux et humble, un bonheur adapté à de faibles créatures comme eux. Nous les persuaderons, enfin, de ne pas s'enorgueillir, car c'est toi, en les élevant, qui le leur as enseigné ; nous leur prouverons qu'ils sont débiles, qu'ils sont de pitoyables enfants, mais que le bonheur puéril est le plus délectable. Ils deviendront timides, ne nous perdront pas de vue et se serreront contre nous avec effroi, comme une tendre couvée sous l'aile de la mère. Ils éprouveront une surprise craintive et se montreront fiers de cette énergie, de cette intelligence qui nous auront permis de dompter la foule innombrable des rebelles. Notre courroux les fera trembler, la timidité les envahira, leurs yeux deviendront larmoyants comme ceux des enfants et des femmes ; mais, sur un signe de nous, ils passeront aussi facilement au rire et à la gaieté, à la joie radieuse des enfants. Certes, nous les astreindrons au travail, mais aux heures de loisir nous organiserons leur vie comme un jeu d'enfant, avec des chants, des chœurs, des danses innocentes. Oh ! nous leur permettrons même de pécher, car ils sont faibles, et à cause de cela, ils nous aimeront comme des enfants. Nous leur dirons que tout péché sera racheté, s'il est commis avec notre permission ; c'est par amour que nous leur permettrons de pécher et nous en prendrons la peine sur nous. Ils nous chériront comme des bienfaiteurs qui se chargent de leurs péchés devant Dieu. Ils n'auront nuls secrets pour nous. Suivant leur degré d'obéissance, nous leur permettrons ou leur défendrons de vivre avec leurs femmes ou leurs maîtresses, d'avoir des enfants ou de n'en pas avoir, et ils nous écouteront avec joie. Ils nous soumettront les secrets les plus pénibles de leur conscience, nous résoudrons tous les cas et ils accepteront notre décision avec allégresse, car elle leur épargnera le grave souci de choisir eux-mêmes librement. Et tous seront heureux, des millions de créatures, sauf une centaine de mille, leurs directeurs, sauf nous, les dépositaires du secret. Les heureux se compteront par milliards et il y aura cent mille martyrs chargés de la connaissance maudite du bien et du mal. Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en ton nom, et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret ; nous les bercerons, pour leur bonheur, d'une récompense éternelle dans le ciel. Car s'il y avait une autre vie, ce ne serait certes pas pour des êtres comme eux. On prophétise que tu reviendras pour vaincre de nouveau, entouré de tes élus, puissants et fiers ; nous dirons qu'ils n'ont sauvé qu'eux-mêmes, tandis que nous avons sauvé tout le monde. On prétend que la fornicatrice, montée sur la bête et tenant dans ses mains la coupe du mystère, sera déshonorée, que les faibles se révolteront de nouveau, déchireront sa pourpre et dévoileront son corps « impur ». Je me lèverai alors et je te montrerai les milliards d'heureux qui n'ont pas connu le péché. Et

nous, qui nous serons chargés de leurs fautes, pour leur bonheur, nous nous dresserons devant toi, en disant : « Je ne te crains point ; moi aussi, j'ai été au désert, j'ai vécu de sauterelles et de racines ; moi aussi j'ai béni la liberté dont tu gratifias les hommes, et je me préparais à figurer parmi tes élus, les puissants et les forts en brûlant de « compléter le nombre ». Mais je me suis ressaisi et n'ai pas voulu servir une cause insensée. Je suis revenu me joindre à ceux qui ont corrigé ton œuvre. J'ai quitté les fiers, je suis revenu aux humbles, pour faire leur bonheur. Ce que je te dis s'accomplira et notre empire s'édifiera. Je te le répète, demain, sur un signe de moi, tu verras ce troupeau docile apporter des charbons ardents au bûcher où tu monteras, pour être venu entraver notre œuvre. Car si quelqu'un a mérité plus que tous le bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai. Dixi.

Ivan s'arrêta. Il s'était exalté en discourant ; quand il eut terminé, un sourire apparut sur ses lèvres. Aliocha avait écouté en silence, avec une émotion extrême. À plusieurs reprises il avait voulu interrompre son frère, mais s'était contenu.

– Mais... c'est absurde ! s'écria-t-il en rougissant. Ton poème est un éloge de Jésus, et non un blâme... comme tu le voulais. Qui croira ce que tu dis de la liberté ? Est-ce ainsi qu'il faut la comprendre ? Est-ce la conception de l'Église orthodoxe ?... C'est Rome, et encore pas tout entière, ce sont les pires éléments du catholicisme, les inquisiteurs, les Jésuites !... Il n'existe pas de personnage fantastique, comme ton inquisiteur. Quels sont ces péchés d'autrui dont on prend la charge ? Quels sont ces détenteurs du mystère, qui se chargent de l'anathème pour le bonheur de l'humanité ? Quand a-t-on vu cela ? Nous connaissons les Jésuites, on dit d'eux beaucoup de mal, mais sont-ils pareils aux tiens ? Nullement !... C'est simplement l'armée romaine, l'instrument de la future domination universelle, avec un empereur, le pontife romain, à sa tête... Voilà leur idéal, il n'y a là aucun mystère, aucune tristesse sublime... la soif de régner, la vulgaire convoitise des vils biens terrestres... une sorte de servage futur où ils deviendraient propriétaires fonciers... voilà tout. Peut-être même ne croient-ils pas en Dieu. Ton inquisiteur n'est qu'une fiction...

– Arrête, arrête ! Dit en riant Ivan. Comme tu t'échauffes ! Une fiction, dis-tu ? Soit, évidemment. Néanmoins, crois-tu vraiment que tout le mouvement catholique des derniers siècles ne soit inspiré que par la soif du pouvoir, qu'il n'ait en vue que les seuls biens terrestres ? N'est-ce pas le Père Païsius qui t'enseigne cela ?

– Non, non, au contraire. Le Père Païsius a bien parlé une fois dans ton sens... mais ce n'était pas du tout la même chose.

– Ah, ah, voilà un précieux renseignement, malgré ton « pas du tout la même chose » ! Mais pourquoi les Jésuites et les inquisiteurs se seraient-ils unis seulement en vue du bonheur terrestre ? Ne peut-on rencontrer parmi eux un martyr, qui soit en proie à une noble souffrance et qui aime l'humanité ? Sup-

pose que parmi ces êtres assoiffés uniquement des biens matériels, il s'en trouve un seul comme mon vieil inquisiteur, qui a vécu de racines dans le désert et s'est acharné à vaincre ses sens pour se rendre libre, pour atteindre la perfection ; pourtant il a toujours aimé l'humanité. Tout à coup il voit clair, il se rend compte que c'est un bonheur médiocre de parvenir à la liberté parfaite, quand des millions de créatures demeurent toujours disgraciées, trop faibles pour user de leur liberté, que ces révoltés débiles ne pourront jamais achever leur tour, et que ce n'est pas pour de telles oies que le grand idéaliste a rêvé son harmonie. Après avoir compris tout cela, mon inquisiteur retourne en arrière et... se rallie aux gens d'esprit. Est-ce donc impossible ?

– À qui se rallier, à quels gens d'esprit ? s'écria Aliocha presque fâché. Ils n'ont pas d'esprit, ne détiennent ni mystères ni secrets... L'athéisme, voilà leur secret. Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu.

– Eh bien, quand cela serait ? Tu as deviné, enfin. C'est bien cela, voilà tout le secret, mais n'est-ce pas une souffrance, au moins pour un homme comme lui qui a sacrifié sa vie à son idéal dans le désert et n'a pas cessé d'aimer l'humanité ? Au déclin de ses jours il se convainc clairement que seuls les conseils du grand et terrible Esprit pourraient rendre supportable l'existence des révoltés débiles, « ces êtres avortés, créés par dérision ». Il comprend qu'il faut écouter l'Esprit profond, cet Esprit de mort et de ruine, et

pour ce faire, admettre le mensonge et la fraude, mener sciemment les hommes à la mort et à la ruine, en les trompant durant toute la route, pour leur cacher où on les mène, et pour que ces pitoyables aveugles aient l'illusion du bonheur. Note ceci la fraude au nom de Celui auquel le vieillard a cru ardemment durant toute sa vie ! N'est-ce pas un malheur ? Et s'il se trouve, ne fût-ce qu'un seul être pareil, à la tête de cette armée « avide du pouvoir en vue des seuls biens vils », cela ne suffit-il pas à susciter une tragédie ? [...]

– Comment finit ton poème ? reprit-il, les yeux baissés. Est-ce là tout ?

– Non, voilà comment je voulais le terminer. L'inquisiteur se tait, il attend un moment la réponse du Prisonnier. Son silence lui pèse. Le Captif l'a écouté tout le temps en le fixant de son pénétrant et calme regard, visiblement décidé à ne pas lui répondre. Le vieillard voudrait qu'il lui dît quelque chose, fût-ce des paroles amères et terribles. Tout à coup, le Prisonnier s'approche en silence du nonagénaire et baise ses lèvres exsangues. C'est toute la réponse. Le vieillard tressaille, ses lèvres remuent ; il va à la porte, l'ouvre et dit : « Va-t'en et ne reviens plus... plus jamais ! » Et il le laisse aller dans les ténèbres de la ville. Le Prisonnier s'en va.

– Et le vieillard ?

– Le baiser lui brûle le cœur, mais il persiste dans son idée. [...]

Le Grand Inquisiteur – Christ et Antéchrist

*Chapitre extrait de l'Esprit de Dostoïevski
par Nicolas BERDIAEFF (1945)*

La *Légende du Grand Inquisiteur* représente le sommet de l'œuvre de Dostoïevski, le couronnement de sa dialectique. C'est là qu'il faut chercher ses vues constructives sur la religion. Tous les fils s'y dénouent, et le problème essentiel - le problème de la liberté humaine - y est résolu. Sujet qui d'une façon voilée occupe toute la *Légende*, et il est frappant que cette légende, qui représente, avec une force sans précédent, une apologie du Christ, soit mise dans la bouche de l'athée Ivan Karamazov. En vérité, c'est une énigme, et l'on n'élucide pas bien de quel côté est celui qui raconte, de quel côté est l'auteur lui-même. La liberté humaine peut se donner cours pour interpréter et pour deviner. Aussi bien, la légende a pour thème la liberté et doit s'adresser à la *Liberté*. C'est dans les ténèbres que la lumière doit jaillir. Dans l'âme de l'athée révolté Ivan Karamazov est enclose la louange du Christ. Le destin de l'homme, inéluctablement, l'entraînera ou vers le Grand Inquisiteur ou vers le Christ. Il est indispensable de choisir, car il n'existe pas de solution tierce. La solution tierce, ce ne serait qu'un état transitoire, la méconnaissance des extrêmes. Dans le système du Grand Inquisiteur, l'arbitraire conduit à la perte et à la négation de la liberté de l'esprit. Cette liberté peut seule être retrouvée dans le Christ. Le procédé

artistique auquel Dostoïevski a recours dans son récit est admirable : son Christ reste tout le temps silencieux, il demeure dans l'ombre. L'idée religieuse efficiente ne s'exprime par aucun mot. La vérité sur la liberté est inexpressive. Mais la vérité sur la contrainte s'exprime facilement. Finalement, c'est par les contradictions des idées du Grand Inquisiteur que la vérité sur la liberté jaillira ; elle ressort d'une façon éblouissante de tous les propos qu'il tient contre elle. Cet effacement du Christ et de sa Vérité donnent une impression artistique particulièrement forte. Le Grand Inquisiteur argumente, il convainc : il a en partage une forte logique, une forte volonté tendue vers la réalisation d'un plan infini. Mais le silence du Christ, son mutisme doux persuadent et influencent plus décisivement que toute la force d'argumentation du Grand Inquisiteur.

Dans la *Légende*, deux principes universels sont en présence et s'affrontent : la liberté et la contrainte, la croyance dans le sens de la Vie et la négation de cette croyance, l'amour divin et la compassion purement humaine, le Christ et l'Antéchrist. L'idée opposée à celle du Christ, Dostoïevski la prend à l'état pur. Il dessine du Grand Inquisiteur une figure élevée. Il fait partie des « martyrs, tourmentés d'un noble chagrin et amoureux de l'humanité ». C'est un

ascète, libre de tout désir basement matériel. C'est l'homme d'une idée. Il possède son secret : et ce secret, c'est son incroyance en Dieu, son incroyance dans un sens de la Vie qui seul vaudrait la peine que les gens souffrent en son nom. Ayant perdu cette foi, le Grand Inquisiteur s'est rendu compte qu'un nombre considérable de gens n'était pas de force à supporter le fardeau de la liberté révélée par le Christ. Le chemin de la liberté est un chemin difficile, douloureux, tragique, qui exige de l'héroïsme. Il n'est pas proportionné aux forces d'une créature aussi fragile, aussi pitoyable que l'homme. Le Grand Inquisiteur ne croit pas en Dieu, il ne croit pas non plus en l'homme, car ce sont là les deux aspects d'une seule et même croyance. C'est pourquoi le christianisme n'exige pais seulement la foi en Dieu, mais la foi dans l'homme : le christianisme est la religion du Dieu-Homme. Mais l'idée du Dieu-Homme, c'est précisément l'idée que rejette le Grand Inquisiteur, l'idée du rapprochement et de la fusion des principes divin et humain au sein de la liberté. L'homme ne peut supporter l'épreuve de ses forces spirituelles, de sa liberté spirituelle, de son élection à une vie supérieure. En lui imposant cette épreuve, on estimait très haut sa force : on exigeait beaucoup de lui, le jugeant appelé à une haute dignité. Mais l'homme s'est dérobé à la liberté chrétienne, à la discrimination du bien et du mal. « Pourquoi distinguer ces diaboliques principes du bien et du mal, lorsqu'il en coûte tant de peine ? » L'homme ne peut supporter sa propre souffrance ni celle des autres ; mais, sans souffrance, la liberté est impossible, et impossible aussi la distinction du bien et du mal¹. L'homme se trouve donc en face d'un dilemme : d'un côté, la liberté ; de l'autre, le bonheur, le bien-être, l'organisation rationnelle de la vie. La liberté avec la souffrance, ou le bonheur sans la liberté. Et une immense majorité de gens prennent le deuxième chemin, – le premier n'étant que celui d'une petite élite. L'homme renonce aux grandes idées de Dieu, de l'immortalité, de la liberté, et se laisse dominer par un amour fallacieux pour son prochain, amour où Dieu n'a pas de part, sympathie mensongère, soit d'une organisation terrestre dont Dieu serait absent. Le Grand Inquisiteur s'est élevé contre Dieu au nom de l'homme, au nom du plus

minime des individus, de ces individus dans lesquels il ne croit pas plus qu'il ne croit en Dieu. Cela est particulièrement profond. Ceux qui se vouent au bien-être terrestre de l'humanité ne croient pas, en effet, le plus souvent que l'homme soit prédestiné à une vie supérieure, à une vie divine. L'esprit « euclidien », tout de révolte et de limitation de soi-même, essaie d'organiser l'harmonie universelle mieux que ne l'a fait Dieu. Dieu a créé un ordre universel plein de souffrance ; il a imposé à l'homme le fardeau insupportable de la liberté et de la responsabilité². Tandis que l'esprit « euclidien » construit un ordre du monde dans lequel n'existeront ni ces souffrances ni cette responsabilité, mais dont la liberté sera bannie. L'esprit « euclidien » doit aboutir fatalement au système du Grand Inquisiteur, c'est-à-dire à la création d'une fourmilière régie par la nécessité, à l'extinction de la liberté de l'esprit. Ce thème apparaît déjà dans *l'Esprit souterrain*, dans *les Possédés*, exprimé par Chigaliev et Verhovenski, et trouve sa conclusion dans la *Légende du Grand Inquisiteur*. Si le monde n'a pas un sens supérieur, s'il n'y a pas de Dieu et pas d'immortalité, il ne reste alors que l'organisation de la vie terrestre selon Chigaliev et le Grand Inquisiteur. La révolte contre Dieu mène inéluctablement à la destruction de la liberté. La révolution, ayant l'athéisme à sa base, doit conduire fatalement à un despotisme illimité. Le Grand Inquisiteur, c'est l'incroyance en la liberté de l'esprit, en Dieu et en l'homme, dans le Dieu-Homme, dans l'humanisation de Dieu. Le point de vue de l'eudémonisme³ est nécessairement opposé à la liberté.

La liberté de l'esprit humain est incompatible avec le bonheur. La liberté est aristocratique, elle n'existe que pour quelques élus. Et le Grand Inquisiteur accuse le Christ d'avoir imposé aux hommes une liberté qui dépassait leur force, d'avoir agi ainsi comme s'il ne les aimait pas. « Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as encore amplifiée. Avais-tu oublié que l'homme préfère le repos, la mort même, à la liberté de distinguer le bien et le mal ? Rien n'est plus séduisant pour l'homme que la liberté de sa conscience, mais rien non plus n'est plus douloureux. Et voilà qu'au lieu des solides principes qui eussent tranquilisé une fois pour toutes la conscience humaine, tu n'as suscité que ce

1 « La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance » (Gn 3, 6). Ainsi, depuis qu'Ève a été trompée par le Serpent, l'homme associe ce qui est bon à ce qui lui est agréable et ce qui est mauvais à ce qui lui est désagréable : il est gouverné par ses sens et par son esprit qui est aveuglé par les démons : c'est ce que l'Écriture appelle le vieil homme. Tout chrétien qui cherche Dieu se met alors automatiquement dans une position d'« inconfort ». Non pas que cet « inconfort » soit le moyen pour le chrétien de chercher Dieu, mais il est le résultat de la lutte que le vieil homme et le monde mènent contre lui. « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait ; mais vous n'êtes pas du monde : c'est moi qui vous ai mis à part du monde et voilà pourquoi le monde vous hait. » (Jn 15, 18-19)

2 C'est ce que croient Adam et Ève (et l'humanité déchue à leur suite) juste après la Chute en n'osant pas se sortir du buisson dans lequel ils s'étaient caché et en rejetant la responsabilité de leur état sur Dieu Lui-même : « L'homme répondit : "La femme que tu as mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé." » Le SEIGNEUR Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » La femme répondit : « Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. » (Gn 3, 12-13) Assumer sa responsabilité et se repentir est impossible pour Adam car il considère Dieu comme le responsable de sa honte et de sa souffrance.

3 L'eudémonisme (du grec : εὐδαιμονία, « bonheur ») est une doctrine posant comme principe que le bonheur est le but de la vie humaine. Le bonheur n'est pas perçu comme opposé à la raison, il en est la finalité naturelle.

qui était étrange, énigmatique, imprécis, et par là tu as agi comme si tu n'aimais pas l'humanité. » Pour assurer le bonheur des hommes, il est indispensable de mettre leur conscience en repos, c'est-à-dire de leur enlever la liberté du choix. Car ils sont peu nombreux, ceux qui sont en état de porter le fardeau de la liberté, et d'aller vers celui « qui a désiré le libre amour de l'homme ».

Le Grand Inquisiteur prend soin de la masse, innombrable comme le sable des mers, qui ne peut supporter l'épreuve de la liberté. D'après lui, l'homme « cherche moins Dieu que le miracle ». Par ces mots s'exprime la médiocre opinion qu'il a de la nature humaine, son manque de foi en l'homme. Et il continue à faire des reproches au Christ : « Tu n'es pas descendu de la Croix [...] parce que tu ne voulais pas conquérir l'homme par un miracle, tu avais soif d'une foi libre, qui ne naisse pas du miracle. Ce que tu désirais, c'était un amour volontaire, et non pas des transports d'esclaves devant la puissance qui les a terrifiés une fois pour toutes. Mais tu estimais les hommes trop haut : ce ne sont que des esclaves, encore que révoltés [...] Parce que tu l'estimais [l'homme] trop haut, tu as agi sans pitié pour lui, tu as exigé trop de lui. Le plaçant plus bas, tu eusses aussi été moins exigeant. Et cela eût ressemblé davantage à de l'amour, de lui imposer un fardeau plus léger. Il est faible et vil. »

L'aristocratie de la religion du Christ trouble le Grand Inquisiteur. « Tu peux être fier de ces enfants de la liberté, de leur libre amour, du libre et sublime sacrifice qu'ils ont accompli en ton nom. Mais rappelle-toi qu'ils n'ont été que quelques milliers – et encore étaient-ils des dieux – et les autres ? Est-ce leur faute, aux autres, faibles humains, s'ils n'ont pu supporter ce que supportent les forts ? Est-ce la faute de l'âme faible si elle ne peut abriter tes dons terribles ? N'es-tu venu vraiment que vers les élus et pour les élus ? » Ainsi quand le Grand Inquisiteur prend la défense de l'humanité débile, c'est au nom de l'amour des hommes qu'il leur enlève ce présent de la liberté qui les accable de souffrances. « N'aimions-nous pas l'humanité, parce qu'humblement nous nous rendions compte de sa faiblesse, parce que nous voulions avec amour alléger son fardeau ? » Le Grand Inquisiteur dit au Christ ce que les socialistes (et d'autres) disent habituellement aux chrétiens : « La liberté et le pain de la terre distribué à discrétion sont inconciliables, car jamais, jamais les hommes ne sauront le répartir entre eux ». Ils se convaincront aussi de leur impuissance à être libres, parce qu'ils sont faibles, vicieux, nuls et révoltés. Tu leur a promis le pain céleste : mais peut-il se comparer au pain de la terre aux yeux de cette faible race humaine, éternellement vicieuse et éternellement ingrate ? Et si, au nom du pain céleste, des milliers, des dizaines de milliers d'êtres vont vers toi, qu'advient-il pourtant des millions et des dizaines de millions d'autres qui n'auront pas la force suffisante pour mépriser le pain de la terre au nom de celui du ciel ? Faut-il croire que seuls te sont chers les dizaines de milliers de puissants et de forts, et que les

millions d'autres, innombrables comme le sable de la mer, les faibles qui cependant t'adorent, doivent uniquement servir d'instrument aux puissants et aux forts ? Nous, ce sont les faibles qui nous sont chers [...] Au nom de ce même pain terrestre, l'esprit de la terre se lèvera contre toi, te vaincra et tous alors iront à lui [...] A la place de ton temple s'élèvera un édifice nouveau, une nouvelle et effrayante tour de Babel. »

Le socialisme athée a toujours reproché au christianisme de ne pas rendre les hommes heureux, de ne pas leur avoir donné le repos, de ne pas les avoir nourris. Et le socialisme athée a prêché la religion du pain terrestre, qui attire des millions et des millions d'êtres, contre celle du pain du ciel à laquelle ne va que le petit nombre. *Mais si le christianisme n'a pas rendu les hommes heureux, ne les a pas nourris, c'est qu'il n'a pas voulu faire violence à la liberté de l'esprit humain, c'est qu'il s'adresse à la liberté humaine, et que c'est d'elle qu'il attend l'accomplissement de la Parole du Christ.* La faute n'en est pas au christianisme, si l'humanité n'a pas voulu que cette parole s'accomplît et si elle l'a trahie. C'est là la faute de l'homme, non du Dieu-Homme.

Pour le socialisme athée et matérialiste, ce tragique problème de la liberté n'existe pas. Il attend la réalisation et la délivrance de l'humanité d'une organisation matérielle et déterminée de la vie. Il veut vaincre la liberté, exterminer l'élément irrationnel de la vie au nom du bonheur, de la satiété et du repos. Les hommes « deviendront libres, lorsqu'ils renonceraient à leur liberté [...] Nous leur donnerons un bonheur silencieux, humble, le bonheur qui convient aux créatures faibles qu'ils sont. Oh ! nous les persuaderons, à la fin, de ne plus s'enorgueillir, car Tu les as élevés et Tu leur as appris l'orgueil [...] Certes, nous les ferons travailler, mais durant leurs heures de loisir, nous organiserons leur vie à la manière d'un jeu d'enfant, avec des chansons enfantines, des chœurs, des danses innocentes. Oh ! nous leur permettrons même le péché, sachant qu'ils sont faibles et désarmés. » Le Grand Inquisiteur promet de délivrer les gens « du grand souci et des terribles angoisses actuelles qui consistent à choisir librement soi-même. Et tous seront heureux, des millions et des millions de créatures ». Le Grand Inquisiteur « a quitté les orgueilleux et s'est tourné vers les humbles pour le bonheur de ces humbles ». Et, pour se justifier, il fait allusion « aux dizaines de millions d'êtres qui n'auront pas connu le péché ». Il accuse le Christ d'orgueil. C'est là un motif qui revient souvent chez Dostoïevski. Ainsi, dans *l'Adolescent*, on dit de Versilov : « C'est un homme extrêmement orgueilleux, et beaucoup de ces hommes très orgueilleux croient en Dieu, en particulier ceux qui sont le plus méprisants. La cause en est simple : ils choisissent Dieu afin de ne pas s'incliner devant les hommes : s'incliner devant Dieu est moins offensant. » La foi en Dieu, c'est le signe de hauteur d'esprit ; l'incroyance, le symptôme d'un esprit qui reste en surface. Ivan Karamazov comprend la sublimité étourdissante de l'idée de Dieu. « Ce qui est étonnant, c'est que cette pensée – la pensée de la nécessité de Dieu – ait pu se

glisser dans la tête d'un animal si sauvage et si méchant que l'homme, tant elle est sainte, et touchante, tant elle est avisée et fait honneur à l'individu.» S'il existe dans l'homme une nature supérieure, s'il est appelé à un but plus haut, c'est que Dieu existe ; et il faut avoir foi en lui. Mais si Dieu n'existe pas, il n'y a pas non plus en l'homme de nature supérieure, il ne reste rien qu'une fourmilière sociale, basée sur la contrainte. Dans sa *Légende*, Dostoïevski donne le tableau de l'utopie sociale, tableau qui se trouve exposé aussi par Chigaliev, et partout où l'homme rêve de la future harmonie de la société.

Dans les trois épreuves repoussées par le Christ, « est prédite toute la future histoire de l'humanité ; ce sont les trois formes dans lesquelles se réconcilient toutes les contradictions historiques insolubles de la nature humaine sur la terre ». C'est au nom de la liberté de l'esprit humain que le Christ a écarté les tentations, ne voulant pas que l'esprit humain fût gagné par le pain, le miracle et le royaume terrestre. Le Grand Inquisiteur, au contraire, accueille ces trois tentations au nom du bonheur et de l'apaisement des hommes. Les ayant accueillies, il renonce à la liberté. Avant tout, il approuve la proposition de l'esprit tentateur de transformer les pierres en pain. « Tu as repoussé l'unique drapeau absolu qu'on t'offrait, qui eût infailliblement courbé les hommes devant toi, – le drapeau du pain terrestre – et tu l'as repoussé au nom de la liberté et du pain céleste. » La victoire des trois tentations marquerait définitivement l'apaisement de l'homme sur la terre. « Tu aurais appris aux hommes tout ce qu'ils veulent savoir sur la terre, c'est-à-dire : devant qui ils doivent s'incliner, à qui confier leur conscience, et de quelle façon, finalement, ils peuvent s'unir pour fonder une fourmilière commune, indiscutée, unie – car le désir d'une fusion universelle est le troisième et dernier tourment des hommes ». Le système du Grand Inquisiteur résout toutes les questions d'une organisation terrestre humaine.

Le secret du Grand Inquisiteur réside en ceci qu'il est non avec le Christ, mais avec « l'autre », « Nous ne sommes pas avec Toi, mais avec "l'autre", voilà notre secret ». L'esprit du Grand Inquisiteur – l'esprit qui change le Christ en l'Antéchrist – est apparu sous divers aspects dans l'histoire. La théocratie catholique était pour Dostoïevski un de ces aspects. On pourrait découvrir la même tendance dans l'orthodoxie byzantine, dans tout césarisme et dans tout impérialisme. L'État conscient de ses limites n'exprime pas encore les conceptions du Grand Inquisiteur, il ne pèse pas sur la liberté de l'esprit. Le christianisme au cours de son destin historique semble s'être constamment trouvé devant la tentation de renier cette liberté de l'esprit. Et rien n'a été plus difficile pour l'humanité chrétienne que d'en sauvegarder l'intégrité. En vérité, rien n'est plus douloureux et plus insupportable pour l'homme que la liberté. Pour la renier, pour jeter loin de lui ce fardeau, il trouve toutes sortes de possibilités, et ceci en restant à l'intérieur même du christianisme. La théorie de

l'autorité, qui joue un tel rôle dans l'histoire du christianisme, peut facilement être transformée en un reniement du mystère de la liberté chrétienne, du mystère du Dieu crucifié. Le mystère de la liberté chrétienne est en fait celui du Golgotha, le mystère de la Crucifixion. La Vérité, mise en croix, ne contraint personne, ne pèse sur personne. On ne peut la confesser et l'étreindre que librement. La Vérité crucifiée s'adresse à la liberté de l'esprit humain. Le Crucifié n'est pas descendu de la croix comme l'exigeaient les incroyants, et comme on l'exige jusqu'en notre temps, parce qu'il « avait soif d'amour libre, et, non des transports serviles de l'esclave devant une puissance qui une fois pour toutes l'a terrorisé ». Ainsi la Vérité divine est apparue au monde, humiliée, déchirée et crucifiée par les forces de ce monde, mais de ce fait la liberté de l'esprit a été raffermie. Une vérité divine éclatante de puissance, triomphant dans le monde et s'emparant par la force des âmes humaines n'eût pas exigé pour être comprise la liberté de l'esprit. C'est en cela que le mystère du Golgotha est le mystère de la liberté. Le Fils de Dieu devait être mis en croix par les puissances de ce monde afin que soit affirmée la liberté de l'esprit humain. L'acte de foi est un acte de liberté, la libre reconnaissance du monde des choses invisibles. Le Christ, comme le Fils de Dieu, assis à la droite du Père, est visible seulement par un acte de foi libre. L'esprit qui croit librement verra la résurrection du Crucifié dans la Gloire. Mais l'incroyant, obsédé uniquement par le monde des choses visibles, ne verra que le supplice infamant du charpentier Jésus, l'effondrement et la perte de ce qui a cru être la Vérité divine. Tout le secret du christianisme est enfermé là. Et chaque fois que, dans l'histoire du christianisme, on a essayé de convertir la Vérité crucifiée, et qui s'adresse à la liberté de l'esprit, en Vérité faisant pression sur cet esprit, on a trahi le secret fondamental du christianisme. Agissant ainsi, l'Église a, toujours pris le masque de la souveraineté, elle s'est emparée du glaive de César. D'une part, l'organisation de l'Église revêt un caractère juridique, la vie de l'Église se soumet aux règles de la contrainte juridique. De l'autre, le système dogmatique de l'Église revêt un caractère rationaliste, la Vérité du Christ se soumet aux règles de la contrainte logique. Est-ce que cela ne veut pas dire qu'il eût fallu que le Christ descendît de la Croix pour qu'on crût en lui ? Dans l'acte tout spontané de la Croix, dans le mystère de la Vérité crucifiée, il n'y a pas trace d'affirmation ni de nécessité logique ou juridique. Rendre la Vérité du Christ juridique et rationnelle, c'est passer du chemin de la liberté à celui de la contrainte. Dostoïevski reste convaincu de la Vérité crucifiée, de la religion du Golgotha, c'est-à-dire de la religion de la liberté. Et la destinée historique du christianisme a été telle que cette foi retentit comme une formule neuve du christianisme. Le christianisme de Dostoïevski apparaît donc comme un christianisme neuf, bien qu'il reste fidèle à la vérité ancienne, traditionnelle du christianisme. Dans sa conception de la liberté chrétienne, il semble que Dostoïevski

dépasse les limites de l'orthodoxie historique. Ses théories n'en restent pas moins beaucoup plus acceptables pour la conception orthodoxe que pour la conception catholique, mais le conservatisme orthodoxe devait être effrayé par sa liberté d'esprit illimité, par ce qu'il y avait en lui de révolutionnaire sur le plan de l'esprit. Comme c'est le cas pour tout grand génie, Dostoïevski se tient sur un sommet. Les doctrines religieuses moyennes sont des doctrines superficielles. L'universalité d'une doctrine religieuse est une notion toute qualitative sans aucun rapport avec le nombre : elle peut se manifester plus fortement dans un petit groupe que chez des millions d'individus⁴. Un génie religieux peut s'exprimer par sa qualité plus que la foule par sa pluralité. Et c'est toujours le cas. Dostoïevski était seul à soutenir sa conception de la liberté chrétienne, le nombre était contre lui. Mais il possédait justement ce don d'universalité. Ses théories de la liberté sont voisines de celles de Khomiakov, lequel s'éleva toujours au-dessus de la théorie officielle orthodoxe. L'orthodoxie de Khomiakov et de Dostoïevski n'est pas, en effet, celle du métropolite Philarète et de Théophane l'Ermite.

L'esprit du Grand Inquisiteur peut se manifester aussi bien à l'extrême « droite » qu'à l'extrême « gauche ». Ses idées ont été reprises par les révolutionnaires et les socialistes, par Verhovenski et par Chigaliev. Chigaliev « suppose – en vue d'une réponse finale de la question – le partage de l'humanité en deux parties inégales. Un dixième reçoit la liberté personnelle et le droit illimité sur les neuf dixièmes restant. Ceux-ci doivent être dépouillés de leur personnalité, ramenés à l'état de troupeau et, par leur obéissance illimitée, en même temps qu'ils verront renaître leur innocence primitive, atteindre à une sorte de paradis originel, où cependant il leur faudra travailler ». Chigaliev, comme, le Grand inquisiteur, était un fanatique de l'amour humain. Pour ce révolutionnaire, comme pour le Grand Inquisiteur, « les esclaves doivent être égaux ; sans despotisme, ni la liberté, ni l'égalité n'existeraient, mais, dans un troupeau, c'est l'égalité qui doit régner. Oui, l'égalité n'est possible que sous le despotisme. Et dans la tendance à l'égalité, c'est vers le despotisme que la société marche fatalement. Les tendances égalitaires doivent aboutir en fait à la plus criante inégalité, à la tyrannie d'une minorité insignifiante sur la majorité, Dostoïevski a compris cela et l'a démontré d'une façon supérieure. Dans sa *Légende du Grand Inquisiteur*, c'est le socialisme⁵ qu'il a en vue, plus encore que le catholicisme, qu'il ne connaissait que superficiellement et du dehors. Et le futur royaume du Grand Inquisiteur s'accorde moins avec le catholicisme qu'avec le socialisme athée et matérialiste. Le socialisme admet les trois tentations, repoussées par le Christ dans le désert, il désavoue la liberté de l'esprit au nom du bonheur et de la tranquillité des masses. Avant tout, il est séduit par

l'utopie de changer les pierres en pain. Si les pierres peuvent être changées en pain, à quel terrible prix cela sera – au prix de la liberté humaine. Le socialisme croit au royaume de ce monde, il s'incline devant lui. Mais le royaume de ce monde ne peut être atteint qu'au prix du reniement de la liberté spirituelle. Ainsi le système socialiste, religion qui s'oppose à la religion chrétienne, est semblable au système du Grand Inquisiteur ; tous deux sont basés sur un manque de foi dans la Vérité et dans la Pensée. S'il n'y a pas de Vérité, pas de Pensée, il ne reste plus qu'un seul concept élevé, la sympathie à l'égard de la masse des hommes, le désir de leur faire goûter un bonheur irréflecti dans le court instant de la vie terrestre. Il est ici question, bien entendu, du socialisme envisagé comme une religion nouvelle, et non comme système de réformes sociales, comme une organisation économique, où il peut trouver sa justification.

Le Grand inquisiteur est plein de compassion envers les hommes, il est démocrate et socialiste. Il est séduit par le mal qui a emprunté le masque du bien. Car le principe de l'Antéchrist n'est pas le principe du mal immédiatement visible, un principe vieilli et grossier. Non, c'est un principe nouveau, raffiné et séduisant où il apparaît toujours sous l'aspect du bien. Entre le principe antichrétien du mal et le principe chrétien du bien, il y a une ressemblance, d'où le danger d'une confusion et d'une substitution. L'image du bien commence à se dédoubler. L'image du Christ cesse d'être clairement perçue, elle tend à se confondre avec l'image de l'Antéchrist. Des hommes apparaissent, aux pensées doubles. Nous avons vu que toute l'œuvre de Merejkowski reflétait en elle cette confusion, cette constante substitution. Dostoïevski avait prévu cet état d'esprit, il nous l'a décrit prophétiquement. La réduction de l'Antéchrist se manifeste à l'homme, lorsqu'il est parvenu à l'étape extrême du dédoublement. Ses assises psychiques sont ébranlées. Les critères anciens, coutumiers, sont effacés, et il n'en est pas encore né de nouveaux. La coïncidence est frappante entre la description de l'esprit antichrétien chez Dostoïevski, dans la *Légende du Grand Inquisiteur*, ou ailleurs, et chez Vladimir Soloviev dans son livre *De l'Antéchrist*. Chez Vladimir Soloviev aussi, l'Antéchrist est un humanitaire, il accepte les trois tentations, il veut rendre les hommes heureux, leur aménager un paradis terrestre, tout comme le Grand Inquisiteur et Chigaliev. Une description analogue de l'esprit de l'Antéchrist a été donnée par l'écrivain catholique anglais Benson, dans son remarquable roman intitulé le *Maître du monde*. Le roman de Benson, du reste, eût dû prouver à Dostoïevski que tous les catholiques ne sont pas contaminés par l'esprit du Grand Inquisiteur. On trouve chez Benson les mêmes pressentiments et les mêmes prophéties que chez Dostoïevski et chez Vladimir Soloviev.

4 C'est dans ce sens que les Pères comprenaient le mot « catholique ». Cf le document orthodoxe distribué aux réunions « Discerner le Corps du Christ ».

5 On peut que constater avec quelle acuité ces arguments s'appliquent de nos jours au capitalisme et à la mondialisation.

[...]

[Texte complet](#)

Les exigences de l'Orthodoxie – Second exposé

Père André Borrély

1. Les exigences d'une approche du salut en Christ comme divinisation.

a) Ils disent...

La distinction, chère à saint Grégoire Palamas, entre l'essence divine imparticipable et les divines énergies, a permis à l'orthodoxie de considérer la vie en Christ comme beaucoup plus qu'une simple qualité de l'âme, bien davantage qu'une forme accidentelle surnaturellement donnée par Dieu, bien plus aussi que le simple fait d'être recouvert des mérites du Christ comme d'un manteau. Pour l'orthodoxie, la grâce n'est pas seulement un secours gratuit, *surnaturel*, un surcroît. Pour elle, ce qu'on appelle – surtout en Occident – la *grâce*, c'est la participation non point, certes, à la substance divine, mais à son existence personnelle tri-unique. La vie en Christ, n'est pas une réalité seulement humaine, mais plutôt divino-humaine. Le salut, c'est l'extension effective aux hommes de l'acte générateur éternel par lequel le Père communique à son unique Fils toute sa Puissance de vie paternelle, la plénitude de son Souffle vital, c'est-à-dire son saint Esprit. Le salut, c'est le don totalement gratuit, absolument inexigible et immérité que Dieu fait à l'homme de son propre mode d'existence. Lorsque l'orthodoxie parle de *divinisation* ou de *déification*, ce à quoi elle pense signifie infiniment davantage que faire produire par l'homme des œuvres bonnes voire *surnaturelles*. A fortiori s'agit-il infiniment plus que du seul fait de savoir que le péché, bien qu'il subsiste, ne nous est pas imputé. Le dessein de salut de Dieu sur les hommes est infiniment davantage que de faire *comme si* nous n'étions pas incurablement blessés et viciés par le péché. Pour l'orthodoxie, Dieu n'entre en rapport avec l'homme que pour le transformer, le métamorphoser, le transfigurer, le diviniser. Ce qui signifie que Dieu ne se contente pas de faire devenir l'homme juste, vertueux, voire saint, si par là on entend seulement l'excellence dans la pratique de toutes les vertus morales, mais il lui communique sa Vie divine elle-même, sa Puissance vitale de Père, c'est-à-dire son saint Esprit dont, de toute éternité, il comble son Fils. Devenu l'un des hommes, ce dernier est le Sauveur. C'est le saint Esprit qui est le Salut.

Pour l'orthodoxie bien comprise, définir le salut en Christ comme une divinisation, c'est affirmer une présence personnelle de Dieu en l'homme. Dans son épître aux Galates, saint Paul témoigne : *ζω δε ουκετι, ζη δε εν εμοι Χριστος, je ne vis plus moi-même, mais c'est le Christ qui vit en moi* (Ga. 2, 20). En distinguant l'essence divine imparticipable et les énergies divines créées existant *ad extra* et agissant en l'homme, l'orthodoxie a évité de confondre transcendance et extériorité : totalement transcendant au monde et à l'homme, le Tout Autre, dans ses énergies créées, existe en l'homme et, comme dit admirablement

saint Augustin, *il est en moi plus que moi-même, intimior intimo meo*. La divinisation de l'homme est infiniment plus qu'une forme surnaturelle mais créée et mise en l'homme par Dieu comme autre chose que Dieu.

b) Ils ne font pas.

Mais, ici encore, il ne s'agit pas de **dire** seulement, encore faut-il **faire** et **être** ce que l'on a l'audace d'affirmer. Encore faut-il ne pas faire de contresens sur ce que l'on entend au juste par *divinisation*. Pour concrétiser la mise en garde qui s'impose, je ne peux mieux faire, me semble-t-il, que citer une page fort savoureuse du Πατερικόν. La voici : *Un moine rencontra un jour Abba Silouane sur le mont Sinaï. Voyant les moines qui travaillaient, il dit au vieillard : « Ne travaillez pas pour la nourriture périssable ; car Marie a choisi la bonne part ». Le vieillard dit alors à son disciple : « Zacharie, donne donc un livre à ce frère, et conduis-le dans une cellule vide ». Quand vint la neuvième heure, le moine alla à la porte de sa cellule et attendit que quelqu'un vienne l'inviter à manger. Comme personne ne venait, il alla voir le vieillard et lui dit : « Abba, les frères n'ont-ils rien mangé aujourd'hui ? » Le vieillard répondit : « Si, bien sûr ! » « Pourquoi ne m'avez-vous donc pas invité ? » demanda le moine. « Parce que tu es un être fait d'esprit », lui dit le vieillard, « et que tu n'as pas besoin de ce genre de nourriture ; mais nous qui sommes faits de chair, nous avons besoin de manger ; c'est pourquoi nous travaillons. Mais toi, tu as choisi la bonne part, car tu as consacré toute la journée à la lecture sans vouloir prendre de la nourriture charnelle ». Entendant ces mots-là, le moine se prosterna et dit : « Abba, pardonne-moi ». Le vieillard lui dit : « Marie, aussi, a besoin de Marthe ; car Marthe, aussi, contribue à la glorification de Marie.*

La leçon à retenir de ce texte me paraît être que la théologie de la déification ne doit jamais nous amener à faire un contresens sur les paroles que nous prononçons lorsque nous chantons le ΧΕΡΟΥΒΙΚΟΝ : *Déposons maintenant tous les soucis qui viennent de la vie*. Nous ne devons pas méconnaître ce fait têtue, incontournable, à savoir qu'il s'agit, pour le saint Esprit, de diviniser, de transfigurer, de pénétrer de part en part une humanité qui est une humanité incarnée et souffrante, pétée de chair et de sang. Le cri des affamés, les hurlements de douleur des malades, la solitude épouvantable de certains vieillards, l'angoisse des réfugiés politiques, les souffrances des marginaux, des SDF, des femmes battues et violées, des enfants innocents, les hallucinations des drogués en état de manque, le désespoir de certains mourants, et aussi la détresse spirituelle des criminels de tout acabit, des trafiquants de drogue, des proxénètes, des gangsters, toute cette boue, tout

ce sang, toute cette sanie, nous ne saurions y être indifférents, nous ne saurions les fuir en faisant de la théologie de la déification et de la célébration liturgique qui la proclame un refuge. Certes, nous devons avoir la tête dans les cieus, mais nous devons aussi avoir en même temps les pieds sur cette terre de détresse et de souffrance. Nous ne devons pas tourner le dos au monde et à l'histoire. La théologie de la déification n'est orthodoxe, au sens rigoureux du terme, que si elle est comprise et vécue dans la fidélité à la doctrine du concile de Chalcédoine, c'est-à-dire en se gardant à gauche comme à droite : à gauche, du dualisme et du séparatisme nestorien entre le divin et l'humain, à droite, du monisme monophysite qui voudrait absorber l'humain dans le divin. La théologie de la déification est dangereuse si elle est mal comprise : bien comprise, elle signifie que la véritable divinisation de l'homme, telle que nous la pouvons contempler dans les saints, rend l'homme d'autant plus humain qu'il est divinisé par le saint Esprit. Notre vie en Christ ne doit être ni seulement à visage divin, ni unilatéralement à visage humain, mais à visage divino-humain. Il ne faut pas opposer la contemplation et l'engagement. Nous qui vivons dans le monde et non pas dans un monastère, nous devons nous soucier en profondeur de tout l'homme et de tout homme, de l'humanité toute entière et de tout ce qui fait sa chair historique. Non seulement, en Christ, la divinité n'absorbe pas l'activité volontaire, l'énergie humaine, mais cette dernière est d'autant plus pleinement et authentiquement humaine qu'elle est l'activité volontaire d'une personne divine. Et cette plénitude de l'humanité en Christ est la condition fondamentale de possibilité, pour les hommes, d'être, en Christ, divinisés. Si le Fils coéternel et consubstantiel au Père et au saint Esprit n'avait pas pleinement expérimenté l'humanité de l'activité volontaire, il n'eût pas rendu possible la divinisation de cette activité dans ceux et celles que nous appelons les *saints* et qui ne sont en fin de compte que les véritables chrétiens. Pour que les hommes puissent devenir Dieu communiqué à eux en ses énergies divines et créées, il fallait que Dieu devienne véritablement, pleinement homme, en tout hormis le péché. Un grand vieillard de 80 ans se laissa arracher la langue et trancher la main droite pour que la sainte Église ne perde pas cette vérité-là. C'était saint Maxime le Confesseur.

Définir le salut en Christ comme une déification par le saint Esprit, c'est témoigner de notre foi en la sainteté de l'Église, en la possibilité qu'a l'Église d'être le lieu paradisiaque où le Père nous engendre à la vie de son Fils en nous faisant le don divinisant de son saint Esprit. Or, témoigner de cette foi en ce début du troisième millénaire, c'est être en dialogue d'amour avec une humanité hantée par la terreur du sida, avec des hommes et des femmes dépossédés d'un centre qui leur permettrait d'être eux-mêmes unifiés et en paix avec les autres, en dialogue d'amour avec des êtres fragiles qui sont des plantes d'appartement plutôt que ces chênes qu'on abat, ces solides paysans qu'étaient les Séraphin de Sarov et les

Silouane de l'Athos, en dialogue d'amour avec les couples qui se défont et dont les atomes ainsi désintégrés sont ensuite paralysés par la peur du lien et se sentent exclus à jamais de la voie nuptiale. Loin de nous couper du monde, la théologie de la déification bien comprise doit nous faire expérimenter la transfiguration par les énergies divines comme une immense compassion pour tous les hommes, comme une prière de tous les instants pour le monde entier avec des larmes de feu. Nous ne devons tendre à la transfiguration et à la déification que pour parvenir ainsi à témoigner devant les hommes de ce temps qu'il leur est possible d'expérimenter dès maintenant, dès ici-bas la vie éternelle, que la morale bien comprise ne peut être que non-autoritaire, nullement castratrice, aucunement répressive, ni conventionnelle, mais révélatrice à l'homme de sa vérité existentielle.

2. Les exigences d'une approche pneumatique de l'ecclésiologie.

a) *Ils disent ...*

C'est l'honneur et la grandeur de l'orthodoxie d'avoir toujours fermement maintenu la nécessité et la légitimité de l'institution ecclésiastique, mais seulement dans la mesure où cette dernière est la trace empirique, l'empreinte terrestre de la puissance de résurrection et de transfiguration, de divinisation et de transparence paradisiaque, de lumière créée, qui constitue l'essentiel du mystère de l'Église. Ce mystère n'est rien d'autre que le mystère de la présence sacramentelle et divinisante du Ressuscité. L'Église est avant tout le lieu divino-humain où les hommes sont introduits dans l'intimité de la vie trinitaire. Plus encore que l'institution hiérarchique et canonique, l'Église est surtout le lieu paradisiaque dans lequel le Père céleste étend aux hommes l'acte générateur éternel par lequel il communique à son Fils unique-engendré, toute la plénitude de sa Puissance vitale de Père, c'est-à-dire son très saint Esprit. En tant que mystère, l'Église est essentiellement le lieu où le saint Esprit met lui-même en mouvement la fine pointe de l'âme humaine, féconde pour la diviniser la racine même de l'être personnel de l'homme, donne au πνεῦμα humain la capacité de manifester la puissance même du Christ ressuscité. Elle ne saurait se réduire au phénomène institutionnel, si indispensable qu'il soit, ni coïncider exactement avec lui. Elle ne saurait être seulement un ensemble d'organisations ecclésiastiques déterminées, une institution ecclésiastique inattaquable, un système d'instances de rappel à l'ordre. Dans l'Église l'homme est convié aux épousailles divines, à vivre en acquérant le saint Esprit, en participant à celui-ci. Il est significatif que, dans l'orthodoxie, la fête de la Toussaint soit célébrée le dimanche après la Pentecôte.

Or, cela entraîne une certaine conception de **l'autorité dans l'Église**. Les orthodoxes disent volontiers que le chef de l'Église, c'est le Christ. Cette façon de s'exprimer manifeste la conviction que,

antérieurement à l'autorité de la sainte Écriture, antérieurement à l'autorité de la tradition ecclésiale, il y a l'autorité de la personne divino-humaine du Christ. L'autorité de la personne divino-humaine du Christ est supérieure à l'autorité de son enseignement dont les saints Evangiles sont, pourrait-on dire, le *compact disc*, le refroidissement de la lave incandescente que fut cet enseignement de vie. Si nous sommes arrachés à la mort et à l'absurdité d'une existence ne venant de nulle part et n'allant nulle part, ce n'est pas par des textes, mais par la personne divino-humaine du Christ, par sa puissance infinie de vie divine et incréée. Dans l'Église, l'autorité n'a de sens que par rapport à l'annonce qui est faite de la vie véritable, de la vie qui commence là où s'achève toute tentative d'existence de ce que Descartes appelle l'homme purement homme. Le salut en Christ est ontologiquement incréé, et non point une œuvre de la nature humaine. **Le seul fondement inattaquable de l'autorité dans l'Église, c'est le Christ, l'Époux divin de l'Église, en tant qu'il se manifeste aux hommes comme la Vie véritable.** Et cette Vie ne peut se manifester à des personnes que comme une réalisation existentielle, et non point comme des notions, des concepts qui prétendraient définir cette vie. Ce à quoi seulement notre liberté personnelle peut consentir à se soumettre, c'est à la révélation qui nous a été faite du mode d'existence du Dieu tri-unique, mode d'existence qui fut incarné en la personne historique et divino-humaine de Jésus Christ.

Ni la sainte Écriture ni la tradition ecclésiale ne doivent être comprises comme possédant une autorité où l'individu pourrait puiser de façon **objective** la vérité. Il ne s'agit pas de chercher, ni dans la sainte Écriture, ni dans la tradition de l'Église, une **autorité objective** susceptible de **rassurer** l'homme individuellement en le mettant en possession d'une vérité incontestable. Les chrétiens doivent s'appuyer non point sur des vérités objectives, sur des garanties de la vérité, mais sur l'événement de la communion dans lequel les implique la structure de l'Église. La vérité n'étant pas quelque chose mais quelqu'un, le Seigneur-Vérité ne saurait demeurer pour les chrétiens une réalité extérieure qui leur serait assénée par le *magistère*. C'est une réalité qu'ils doivent recevoir dans une démarche de liberté. L'homme n'est libre que dans la communion. Si donc l'Église veut être le lieu de la liberté, elle doit situer l'Écriture, les sacrements, les ministères, les canons, dans l'événement de la communion ecclésiale afin de les rendre vrais et pour rendre ses membres libres à leur égard.

Il ne s'agit ni de se soumettre, ni de se rebeller. Il ne s'agit pas de se soumettre parce que l'autorité n'a de sens que comme éducatrice et condition de possibilité de la liberté : *La vérité vous rendra libres* (Jn 8,32). Et il ne s'agit pas davantage de se rebeller, car la rébellion consiste, en fin de compte, à choisir une nouvelle autorité et donc aussi à opter pour une nouvelle soumission. La rébellion signifierait tristement, tout autant que la soumission,

la quête d'une certitude individuelle à l'égard de la vérité. On peut fort bien se rebeller contre l'objectivation de l'autorité ecclésiastique, contre la hiérarchie de l'Église, contre l'autorité sécurisante des papes, des évêques et des conciles, en optant pour une nouvelle autorité, celle de l'Écriture dont l'autorité des textes offrirait au chrétien la certitude rassurante de pouvoir posséder la vérité par la lecture de l'Écriture. La Bible devient alors un arsenal de citations-munitions grâce auxquelles le prédicateur peut très bien avoir de la Bible une connaissance très incomplète, le tour de passe-passe étant de bien posséder une liste de versets, toujours les mêmes, que l'on peut avoir la coquetterie de citer de mémoire en ayant aussi en mémoire le numéro du chapitre et du verset.

L'orthodoxie ne sépare pas la vérité de sa réalisation existentielle et de l'expérience qu'en font les chrétiens, de la réalisation de la vie véritable, de la vie selon la Vérité qui n'est pas quelque chose mais quelqu'un : le Christ. **L'événement de vie que constitue l'Église est antérieur aussi bien à la sainte Écriture qu'à la tradition ecclésiale.** Le soir du Jeudi saint, lorsque, dans l'intimité de la dernière Cène, le Christ parle du *sang de la nouvelle Alliance*, cette dernière est déjà là alors qu'il faudra attendre la fin du siècle, donc six ou sept décennies, pour qu'existe un *Nouveau Testament*, et plus longtemps encore, des formulations dogmatiques et des institutions ecclésiales. La sainte Écriture est sortie des flancs de l'Église. C'est l'Église qui l'a composée et c'est encore l'Église qui a fait le choix entre les textes qu'elle a reconnus comme canoniques, c'est-à-dire comme ayant une autorité doctrinale, et les autres. Mais l'Église n'a pas en elle-même le fondement inattaquable de son autorité. Si tel était le cas, elle ne serait qu'une institution. L'Église est fondamentalement l'Épouse du Christ, et toute son autorité ne se fonde que sur son Époux divin, sur le Ressuscité. La conception et l'exercice de l'autorité ne doivent jamais entraîner l'essence même de l'Église, qui est de l'ordre du mystère, dans le processus historique, dans le domaine empirique où s'est trop souvent effectuée, au cours de l'histoire, l'identification du christianisme avec les fidélités temporelles. Ne craignons pas de le redire afin d'en vivre : **le principe organisateur de la vie ecclésiale, c'est le saint Esprit.** Les canons ecclésiastiques ne doivent pas être pensés à partir de la loi civile, comme s'il s'agissait de réalités homogènes au droit et à la loi. Si c'est le droit qui est le principe organisateur de la vie ecclésiale, l'Esprit saint apparaît comme ne pouvant créer que l'anarchie. Le droit ne saurait être pris comme fondement de l'organisation de la vie de l'Église et de son administration. Dans l'Église, les pasteurs ne peuvent être les représentants de l'autorité que si cette autorité est foncièrement **sacrificielle**, si elle est exercée dans l'amour. C'est ainsi que l'Orthodoxie comprend la primauté universelle comme un service de la communion des Églises. C'est une primauté d'honneur, mais l'honneur implique responsabilité et prérogatives réelles. Il ne s'agit pas d'une juridiction

immédiate sur tous les fidèles, mais plutôt d'une **humble animation de l'unité de l'Église**, d'un centre d'intercession pour la garde de la foi et l'union de tous. L'autorité du premier patriarche, comme de tout patriarche dans son patriarcat, et de tout évêque dans son diocèse, aussi bien que de tout prêtre dans sa paroisse, **n'est pas un pouvoir mais une offrande sacrificielle de service**, dans l'imitation de Celui qui est venu non pour être servi mais pour servir dans l'amour. **Parce qu'il n'y a pas de charisme sans amour, l'autorité dans l'Église n'est légitime et le charisme de l'autorité n'est concevable que dans la mesure où l'Église est amour**, que si l'autorité est conforme et homogène à l'essence même de l'Église en tant que mystère. Or, le droit est hétérogène à l'amour : la légitimité du salaire versé aux ouvriers de la onzième heure ne serait admise par aucun syndicat ! Personne, dans l'Église, ne saurait détenir un pouvoir qui lui aurait été délégué par le Christ. Le seul pouvoir qui puisse exister dans l'Église en toute légitimité, c'est celui de l'amour.

La vérité de l'Église ne saurait être identifiée avec des institutions infaillibles et des structures de pouvoir. Car ce dernier affermit de façon objective la certitude individuelle d'être dans la vérité, il *blinde*, pourrait-on dire, l'*ego*, il enferme l'homme dans son immanence et l'exile du mode d'existence proprement ecclésial. En outre, le *blindage* de l'*ego* est d'autant plus *étanche* que se révèle plus directe la mainmise de l'autorité soi-disant infaillible sur des institutions et des structures de domination hiérarchiques, qui n'admettent pas d'espace où pourraient se déployer légitimement des évolutions personnelles. La vérité de l'Église réside en la mort à toute auto-assurance, à toute institution pétrifiée dans son auto-suffisance dominatrice.

Pour l'orthodoxie, si les Douze enseignent la même chose, si, nous dit le livre des *Actes*, ils sont *ομοθυμαδον*, c'est-à-dire s'ils agissent *d'un même cœur* (Ac 1, 14), ce n'est pas parce qu'il y a Pierre. L'orthodoxie renverse le sens de la relation entre Pierre et les Douze, et elle considère que c'est parce que les Douze pensent et agissent d'un seul cœur, non seulement entre eux, au sein du collège apostolique, mais aussi bien en communion de foi, d'amour et de discipline avec tout le peuple chrétien, c'est à cause de cette *ομολοια*, de cette unanimité que Pierre est **autorisé** à prendre la parole au nom de tous, au nom de tous les Apôtres et au nom de tout le peuple chrétien.

Et ce n'est pas un hasard si c'est le jour de la Pentecôte qu'il le fait. A cet égard, il est tout à fait significatif que lorsqu'on procède à l'ordination d'un évêque orthodoxe, à n'importe quel moment de l'année liturgique que ce soit, on célèbre l'office de Pentecôte. En agissant ainsi, l'Église orthodoxe veut signifier qu'au moment même où elle ordonne un homme au ministère de l'autorité et de l'administration, elle s'affirme en état d'épiclesse : elle invoque le saint Esprit pourtant déjà donné à la Pentecôte. L'Église entend proclamer alors que la primauté – de l'évêque dans son diocèse, du patriarche dans le

patriarcat, du premier des patriarches dans l'Église universelle – ne saurait être une primauté juridique. Lorsque Pierre renie le Christ par trois fois, il cesse d'être Pierre. A Césarée, le Christ vient à peine d'affirmer la primauté de Pierre que déjà il lui lance : *Passe derrière moi, Satan ! Tu me fais obstacle, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes !* Et à Antioche, nous voyons Paul rappeler Pierre à l'ordre : dès que Pierre n'agit pas en conformité avec la plénitude de l'Église, il n'est plus dans la vérité de l'Église et il perd la primauté parce qu'il perd l'autorité dont l'unique fondement inattaquable est la vérité, c'est-à-dire le Christ ressuscité.

L'exercice de l'autorité dans l'Église ne saurait être compris hors du contexte de la communauté. Ce que l'ordination confère au ministre ne constitue pas sa possession individuelle. Dans l'Église, aucune autorité ne saurait être possédée individuellement. L'autorité dans l'Église n'est intelligible que dans la perspective de l'**existence personnelle** et non point de l'**individualité**. Ce n'est pas dans le bureau de l'évêque, mais au sein de l'assemblée eucharistique, qu'est confiée, par le don du saint Esprit dans l'ordination, une certaine autorité à tel ou tel membre de l'Église. Dès lors, il est inconcevable que cette autorité puisse être exercée en dehors de la relation existentielle avec la communauté de celui à qui elle est confiée. Il ne s'agit pas d'une pure fonction qui pourrait s'exercer en dehors d'un lien profond avec la communauté eucharistique et ecclésiale.

C'est un **lien d'amour**. Dans l'orthodoxie, le rite de l'ordination aux ministères diaconal, presbytéral et épiscopal, est identique au rite du mariage. Tout mariage est une ordination, et toute ordination signifie les épousailles d'un homme et d'une communauté. On a de la peine à comprendre que, tel un préfet ou un colonel, un évêque, bénéficiant d'une promotion trop humaine, passe d'un évêché à un autre. Il y a là quelque chose qui fait songer à l'adultère ! Dans l'orthodoxie, l'ordination épiscopale comporte la mention de la communauté à laquelle le nouvel évêque est conjugalement attaché. Cette mention est incluse dans la prière même de consécration épiscopale. Toute ordination à un ministère est de l'ordre de l'engagement conjugal. Or, on ne s'engage dans l'amour qu'avec des êtres bien concrets, uniques au monde, irremplaçables, irreproductibles, autrement dit des **personnes**. L'ordination nous engage dans une situation locale bien définie, elle rattache existentiellement un homme à une communauté donnée. Et c'est le saint

Esprit qui fait de l'exercice de l'autorité par celui qui a été ordonné au ministère un acte éminemment **charismatique**. L'ordination est irréductible à une simple transmission historique de l'apostolicité. Ce n'est pas l'institution en tant que telle qui signifie et actualise la continuité apostolique. Celle-ci est conditionnée par la communauté chrétienne rassemblée pour célébrer l'eucharistie. C'est pourquoi toute ordination est effectuée au sein de la divine liturgie. Il

ne faut pas réduire la continuité apostolique aux ministères ordonnés. C'est l'assemblée eucharistique de tous les baptisés qui porte, conjointement avec les ministres, la succession apostolique. L'Église ne se rattache pas aux apôtres seulement par les ordinations, mais aussi par le baptême qui est, d'ailleurs, une ordination dans la mesure où il comporte une imposition des mains avec l'invocation du saint Esprit. C'est pourquoi tout célébrant orthodoxe du baptême donne l'onction chrismale, même s'il s'agit d'enfants en bas âge. En outre, le baptême destine le nouveau baptisé à une communauté ecclésiale déterminée.

C'est que les ministères sont la réalisation dans le monde de l'unique ministère sacerdotal, celui du Christ, de l'unique Seigneur, de l'unique Sauveur, de l'unique Prêtre. Tout ministère dans l'Église n'est rien d'autre que le ministère du Christ, envoyé, *αποστολος*, *apôtre* du Père et présent dans la communion ecclésiale par l'action divinisante du saint Esprit. L'Un de la Trinité n'est devenu l'un des hommes que pour se faire le serviteur, le *διακονος*, le *diacre* de ses frères afin de les faire pénétrer dans ce que les Pères latins ont appelé la *conversatio*, c'est-à-dire l'intimité de la vie trinitaire. Tout ministère dans l'Église, à l'image de l'unique ministère du Christ, est donc essentiellement diaconal, c'est-à-dire sacrificiel. *Voici*, dit Jésus à ses disciples, *je suis parmi vous comme celui qui sert*. Et c'est bien le sens étymologique du mot *ministre*, alors que le terme en est arrivé à désigner désormais le supérieur le plus élevé dans la hiérarchie. Tous les ministres de l'Église doivent s'adresser au peuple de Dieu en reprenant les mots de saint Paul dans sa seconde épître aux Corinthiens : *Nous ne sommes pas les maîtres de votre foi, nous sommes les serviteurs de votre joie*. Le ministère foncièrement sacrificiel du Christ est la source, le fondement et la norme de tout ministère ecclésial. Il faut se représenter l'Église comme la communion en laquelle le patriarche est au service de l'évêque, l'évêque au service du prêtre, le prêtre au service du diacre et le diacre au service des serviteurs de Dieu qui composent l'Église.

L'orthodoxie comprend la succession épiscopale et la continuité de l'Église, non point avec un apôtre individuel, mais avec le collège apostolique pris en sa totalité et avec la communauté pentecostale de l'Église. La continuité apostolique est réalisée par l'évêque non pas en tant qu'individu, mais en tant qu'il est entouré par le collège des prêtres et par tout le peuple chrétien. La succession apostolique par l'épiscopat est une succession de structure foncièrement ecclésiale, pentecostale, communautaire, eucharistique. L'épiscopat est en totale dépendance par rapport aux autres ministères de l'Église, y compris le sacerdoce baptismal et royal des laïcs. Réciproquement, les autres ministères sont totalement dépendants de l'épiscopat. La succession apostolique ne doit pas être pensée de manière purement historique. L'évêque n'est pas un individu, mais une partie de la structure de la communauté chrétienne. C'est pour cela que, du point de vue

orthodoxe, seuls peuvent prendre part à un concile les évêques se trouvant à la tête de communautés existantes. Le charisme épiscopal de la vérité n'est pas une possession individuelle transmise par l'ordination, il est lié à la communauté tout entière. La continuité apostolique est la continuité d'une structure et une succession de communautés. Et si la succession épiscopale est indispensable, c'est dans la mesure où elle assure la garantie du témoignage apostolique à la communauté entière de l'Église et l'autorise par cette garantie à donner corps à la continuité apostolique.

La seule autorité qui soit légitime et concevable dans l'Église ne saurait être celle du *tu dois* ou du *il faut*, mais plutôt celle du *si tu veux* ou du *si tu peux*. Au jeune homme riche, le Christ dit : **Si tu veux, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres... si tu veux, viens, suis-moi.** Car il n'y a pas d'amour sans liberté, et l'autorité se situe en dehors de l'amour dès lors qu'elle cesse d'être au service de la liberté de celui auquel elle s'adresse. Seul l'amour peut situer l'autorité en dehors du rapport de force, de la relation dominant-dominé, maître-esclave. Dans l'Église, il n'est d'autorité digne de ce nom, que fondée sur l'humilité. Dans son ouvrage devenu classique sur saint Silouane, l'archimandrite Sophrony relate la façon qu'avait d'exercer l'autorité un higoumène athonite contemporain du starets Silouane, l'archimandrite Missaël, mort à l'Athos le 22 janvier 1940 : *Si quelqu'un résistait tant soit peu à un ordre ou à une directive de l'higoumène Missaël, alors, sans tenir compte du poste d'administrateur qu'il occupait, ce vaillant ascète répondait habituellement : « Eh bien ! Faites comme vous voulez », et ne répétait plus sa parole. De même, le starets Silouane se taisait dès qu'il rencontrait la moindre opposition.* L'autorité, dans l'Église, n'est légitime que si elle s'exerce d'une manière foncièrement **sacrificielle**.

b) Ils ne font pas.

Le problème, c'est que cette belle théologie pneumatique de l'Église entre cruellement en contradiction avec la manière de se comporter concrètement des patriarchats ou des orthodoxes dans la diaspora. S'agissant des patriarchats, je ne prendrai qu'un seul exemple concret. Au moment où l'évêque Stéphane fut nommé à Tallinn par le patriarchat œcuménique, le père Stephen Headley habitait à Marseille et desservait la paroisse d'Avignon. Un samedi soir il y eut un office de l'acathiste à célébrer dans la paroisse *Saint Hermogène*. Son recteur, le père Jean Gueit était à Paris et ne pouvait arriver à temps. C'est moi qui ai célébré, le père Stephen assista sans concélébrer. Il lui était interdit par son évêque, lequel obéissait au patriarche de Moscou, de concélébrer et de communier avec nous, alors que nous, le père Jean et moi, en accord avec nos évêques respectifs, étions tout disposés à concélébrer. Il est déjà douloureux d'avoir perdu la communion avec nos frères chrétiens non orthodoxes, pour des raisons que, maintenant encore, on ne saurait sous-estimer, mais à qui fera-t-on croire qu'il soit

évangélique de refuser cette communion lorsque absolument rien ne nous sépare doctrinalement, simplement parce qu'on est en désaccord sur des questions d'appréciation d'une situation, qui à la fin des fins ne paraît si importante que parce que ce à quoi on s'attache, ce n'est pas à l'amour mais au pouvoir : lève-toi de là que je m'y mette, n'empiète pas sur ce qui m'appartient. On croit que le Ressuscité est bien présent après l'épiclèse par ces frères dont on partage pleinement la foi, mais on refuse de communier à son Corps et à son Sang. On croit que les frères avec lesquels on est en désaccord communient réellement à ce Corps et à ce Sang, mais on laisse le Ressuscité dans leur camp, on le divise, on n'est pas impressionné outre mesure par les paroles que le célébrant a prononcées en fractionnant l'Agneau en quatre parties : *L'Agneau de Dieu est fractionné et partagé. Il est fractionné, mais non point divisé. Il est toujours nourriture, mais on ne l'épuise jamais. Et il communique sa sainteté à ceux qui y communient.* Le célébrant peut dire ce qu'il veut, on ne trempe pas ses lèvres dans ce calice-là. Quelle horreur, quelle honte !

Quant au comportement des orthodoxes dans la diaspora, ils **parlent** beaucoup de l'Église locale, mais ils ne se comportent pas comme l'exigerait l'ecclésiologie fort séduisante qu'ils professent. Ici encore, l'exigence qui doit nous tarauder, n'est pas l'exigence d'une vérité seulement intellectuelle et abstraite, conceptuelle et théorique, mais intériorisée et savourée, existentielle et vécue. Si nous consentions à incarner une telle vérité dans nos comportements ecclésiaux, l'Église locale serait en bonne voie de réalisation dès maintenant.

La création authentiquement orthodoxe, en France, d'une Église locale, suppose le passage de diocèses ethniques à des diocèses territoriaux et donc la déconnexion du liturgique et de l'ethnique. L'Église orthodoxe en France sera effectivement une Église locale lorsqu'il y aura un seul évêque orthodoxe diocésain à Paris et à Marseille, à Nice et à Lyon, à Toulouse et à Bordeaux, et lorsque chacun de ces évêques – quelle que soit leur origine ethnique individuelle – sera, dans son diocèse territorial bien défini, le pasteur de toutes les paroisses orthodoxes, quelle que soit la langue liturgique utilisée dans ces paroisses. Je dois préciser cependant que l'Église orthodoxe locale **de** France, et non plus l'Église orthodoxe **en** France, ce ne peut être qu'une Église tendant, comme à son idéal, à célébrer en français. Ce sont tous les diocèses, non plus ethniques mais territoriaux, qui devront être **français**, mais, durant un temps sans doute encore assez long, ils devront n'être pas nécessairement francophones, le grec, le slavon, le roumain pouvant demeurer très légitimement des langues liturgiques en usage dans nos diocèses orthodoxes aussi longtemps que des orthodoxes affirmeront mieux prier dans ces langues qu'en français.

Mais si nous étions vrais, si nous *faisions* la vérité au lieu de nous contenter d'en répéter les formules, nous pourrions dès maintenant réaliser un début

d'Église locale. Comment ? Eh bien, si dans une grande ville comme Marseille, le métropolite de France ou l'archevêque des Églises orthodoxes russes en Europe occidentale viennent en visite pastorale et célèbrent la liturgie dominicale, dans l'une des églises de leur diocèse encore ethnique, il faudrait, sans plus attendre, fermer ce dimanche-là les autres églises et aller dans celle où célèbre l'évêque. Une telle concélébration polyglotte me paraît s'imposer notamment lorsqu'a lieu une ordination diaconale ou presbytérale. Si nous ne sommes pas capables de porter dès maintenant un tel témoignage, nous ne sommes que de beaux parleurs, des perroquets lorsque nous exposons doctement notre belle ecclésiologie orthodoxe et patristique, en citant notamment saint Ignace d'Antioche.

Dans le même état d'esprit, un évêque devrait consulter ses frères dans l'épiscopat avant de créer une nouvelle paroisse dans une ville, dans une région, où d'autres évêques orthodoxes, par l'entremise de leurs prêtres, travaillent pour le Christ depuis des dizaines d'années quand ce n'est pas, comme à Marseille, depuis plus d'un siècle. Un prêtre, un diacre pressenti par l'évêque pour desservir une nouvelle paroisse, devraient commencer par prendre fraternellement contact avec le clergé appartenant à d'autres diocèses. Il faut rompre avec la mentalité *ethnique, trop ethnique*, pour paraphraser Nietzsche qui disait *humain, trop humain*, avec la mentalité déplorable qui en arrive à vouloir multiplier les clercs pour se positionner par rapport aux autres diocèses. Pour que l'Église orthodoxe **en** France devienne effectivement un jour l'Église orthodoxe **de** France, c'est-à-dire l'Église orthodoxe locale, elle ne devra pas se contenter d'être vraie dans ce qu'elle dit, mais dans ce qu'elle est concrètement, au jour le jour. L'Église locale sera d'autant plus vraie et donc crédible, que si l'on respecte scrupuleusement les canons des Pères et des conciles lorsqu'on propose à l'évêque un laïc pour l'ordination. Si néophyte, s'abstenir ! Il faut neuf mois à une femme pour faire un petit d'homme, et il faut des années de prière, de patience, de bonté et de compassion, d'humilité et de douceur bien plus que des années d'études et de lectures, pour que, des flancs d'une communauté puisse sortir un ministre qui ne considérera pas le sacerdoce comme une gloire ou un pouvoir, mais comme un service sacrificiel et une croix. On ne le dira jamais assez : pour parvenir à être enfin orthodoxe quelques minutes avant de mourir, il ne suffit pas de dire avec Mallarmé : ... *j'ai lu tous les livres*, encore faut-il avoir onéreusement, lentement, patiemment, humblement, vitalement assimilé et fait sien un certain mode d'existence que l'onction chrismale ne saurait communiquer automatiquement, magiquement, *ex opere operato*. En comédien de génie qu'il était, le général de Gaulle avait fait rire la France entière, le 13 décembre 1965, lorsque, devant Michel Droit qui l'interviewait au sujet du Marché commun, il s'était soulevé de son fauteuil en s'exclamant : Bien entendu, on peut sauter sur sa chaise comme un

cabri en disant : *L'Europe ! L'Europe ! L'Europe !* Fasse le très bon et vivifiant Esprit que les orthodoxes en France cessent de se comporter comme des cabris en clamant : *L'Église locale ! L'Église locale ! L'Église locale !* Pour devenir enfin les orthodoxes de France, d'humbles et véridiques disciples de l'Agneau que l'Agneau convie au festin de ses noces !

3. Les exigences d'une célébration festive et résurrectionnelle de la liturgie.

a) *Ils disent...*

C'est encore la grandeur et l'honneur de l'orthodoxie de n'avoir jamais cessé de *sentir* l'Église comme l'Église des mystères liturgiques. C'est le peuple de Dieu qui n'en finit pas de clamer au Père son eucharistie, c'est-à-dire son action de grâce, pour le don inouï, merveilleux et totalement immérité qu'il ne cesse de lui faire, à savoir de l'engendrer à la vie divine par l'entremise de son unique Fils dans le saint Esprit. La liturgie est la mystagogie qui nous initie à la divine économie du Christ. Elle est l'icône de cette économie qui nous sauve, contemplation de l'incarnation rédemptrice qui trouve son accomplissement dans la résurrection, l'ascension et la pentecôte. Ce que l'Église latine a appelé *exercices spirituels* ou *imitation de Jésus Christ*, c'est dans la célébration liturgique que l'orthodoxie en a toujours situé le lieu véritable et l'authentique climat. L'Orient orthodoxe n'a pas connu le phénomène de la multiplication des *spiritualités*, il a toujours considéré qu'il n'y a qu'une spiritualité chrétienne, celle de la déification par les énergies créées, déification qu'a rendue possible l'économie du Fils et qu'opère en nous désormais l'économie de l'Esprit dont la divine liturgie est la manifestation par excellence. Dans la contemplation agissante de l'économie du Fils se réalise, dans l'Église des mystères liturgiques, l'économie de l'Esprit qui nous divinise. Quand nous célébrons la divine liturgie, le saint Esprit nous fait *voir* l'économie du Fils venu nous sauver, c'est-à-dire nous diviniser, il anime dans nos cœurs une méditation sapientielle de l'économie du Christ. C'est bien ce que dit *la chaire de théologie* qu'est la chorale lorsque, après la divine communion, elle chante : *c'est la vraie Lumière* – celle de la résurrection – *que nous avons vue, l'Esprit céleste que nous avons reçu*. Pour bien se pénétrer de cela, il suffit de relire la splendide anaphore de la liturgie de saint Basile.

b) *Ils ne font pas.*

Ceci dit, nos célébrations liturgiques ne doivent pas seulement être vraies dans le sens de la doctrine correcte et de la droite glorification de Dieu – ce qui est le double sens étymologique du mot *orthodoxie* et du mot grec *δοξα*. Encore faut-il que ces célébrations soient vraies, de bon aloi, en tant qu'elles portent des fruits dans notre vie séculière, en tant qu'elles façonnent, sculptent notre existence conjugale, familiale, politique, professionnelle, culturelle. Nos célébrations ne peuvent être authentiques si nous les

effectuons en séparant, en cloisonnant, d'une part notre vie dans la société sécularisée, et d'autre part, notre expérience déifiante de la lumière divine. Il faut donc se garder d'immobiliser la parole liturgique, d'objectiver et de fossiliser le rite. La célébration ne doit pas s'introvertir au point de n'être plus que le refuge de ceux qui ne voient dans l'histoire que décadence et modernité maléfique. L'être-en-communion liturgique des chrétiens ne saurait, sans trahir son identité et sa vocation, s'évader de la terre, de la cité, des labeurs et des combats des hommes de ce temps. A insister de façon trop unilatérale sur la célébration, nous risquons de céder à la tentation de nous couper des préoccupations sociales des hommes, dégradant la liturgie en un refuge loin des défis de l'histoire. **Essayer de s'évader de la terre pour trouver Dieu, ce n'est en fait que chercher à s'enchanter soi-même.** La liturgie ne saurait être, si peu que ce soit, un alibi à l'engagement des chrétiens dans l'histoire. Sa célébration est bien plutôt appel à une *liturgie après la liturgie* se déroulant dans l'histoire concrète et tourmentée des hommes. Il faut établir un va-et-vient entre l'autel et le monde. L'être-en-communion de l'Église se définit comme la marque de la communion trinitaire dans les relations humaines des disciples du Ressuscité. Et ces relations ne peuvent être que des relations de frères rendus concorporels et consanguins par leur communion au même calice. Soudée en communion, cœur de la grande foule solitaire dans la grande ville anonyme, quand bien même la foule ignore son cœur, la célébration de la divine liturgie est le lieu où, par excellence, doivent s'effondrer les murs de séparation, les barrières de division, les cloisons de la haine. Si modeste que soit le nombre des concélébrants, la célébration eucharistique s'effectue dans l'espace de la communion des saints, qui transcende le temps et l'espace, les différences de race et de sexe, d'âge et de classes sociales, de convictions politiques et de culture. C'est la raison profonde pour laquelle il est interdit de célébrer plus d'une liturgie le même jour dans une même église. C'est pour obliger les bourgeois et les prolétaires, les gens de gauche et ceux de droite, les prix Nobel et les trisomiques à communier au même calice. L'être-en-communion de l'Église est le lieu où patiemment, ascétiquement, nous apprenons à passer de la division à l'unité, de l'égoïsme au partage, de la violence à la paix, de la mort à la vie. C'est une sphère d'existence où l'homme parvient à unifier son être personnel, où cessent d'être incompatibles la prière et l'action, l'adoration et l'efficacité, la contemplation et l'engagement dans l'histoire, le mystère du frère et celui de l'autel.

La célébration liturgique serait une monstruosité si elle signifiait, si peu que ce soit, adhérence du moi à lui-même, repliement sur soi. Tout au contraire, elle est foncièrement *catholique* si, par cet adjectif, nous voulons bien entendre, comme dans le *Credo*, l'image de la totalité trinitaire en laquelle l'absolue diversité des trois Personnes divines n'a d'égale que leur intégrale unité et leur entière réciprocité. La

célébration liturgique bien comprise est le contraire même de la schizoïdie et de la névrose. Ce n'est pas le moins du monde vivre absorbé en ses pensées individuelles, voire individualistes, et dans ses sentiments intimes. Il est tout à fait significatif que toutes les prières constitutives de la divine liturgie soient prononcées à la première personne du pluriel, à l'exception de la prière récitée pour lui-même par le célébrant tandis que les fidèles chantent le *Χερούβικον*, et des prières préparatoires à la divine communion, qui représentent à peu près le neuvième d'un *office de la divine communion* qui est extérieur à la divine liturgie et trouve normalement sa place dans l'office des complies, la veille au soir. Il y a aussi, il est vrai, un bref passage de la liturgie de saint Basile, dans lequel le célébrant s'exprime à la première personne du singulier. Mais c'est avec la même conscience de son indignité que dans la prière prononcée au moment du chant du *Χερούβικον*, comme dans celle qu'il récite avant de célébrer un baptême ou dans la cinquième prière de l'office de l'huile sainte, c'est-à-dire pour exprimer au Seigneur sa préoccupation que cette indignité ne soit pas un obstacle à l'extension jusqu'aux frères qui entourent le célébrant de l'acte générateur éternel par lequel le Père fait à son Fils le don infini de son très saint Esprit : *Souviens-toi aussi, Seigneur, en ton abondante compassion, de mon indignité. Pardonne-moi toute faute volontaire aussi bien qu'involontaire, et à cause de mes péchés n'écarte pas la grâce de ton saint Esprit des dons qui sont placés devant toi*. A ce moment de la célébration, bien loin d'être emprisonné dans son *ego* par un sentiment individualiste de culpabilité, l'évêque ou le prêtre se situe en plein cœur et du mystère de l'autel et du mystère du frère : moi qui célèbre, je suis un triste individu, mais l'essentiel est que le mystère célébré à l'autel atteigne mes frères pour les diviniser. A ce moment-là, le célébrant n'est pas loin de penser et de dire avec l'humble cordonnier d'Alexandrie se confiant à saint Antoine le Grand : *En travaillant, je regarde les passants, et je songe : tous ceux-ci seront sauvés, moi seul je périrai*. **Je ne célèbre pas, mais nous célébrons, mieux : nous concélébrons** les saints mystères eucharistiques. Célébrer la divine liturgie, c'est *respirer* le saint Esprit et être vitalement introduit par cette *respiration* pneumatique dans le mouvement d'amour infini qui, de toute éternité, opère dans l'intimité abyssale de la toute-sainte Trinité, la parfaite et mutuelle pénétration d'amour des divines Personnes dans l'unité absolue de leur essence divine, et qui, par suite, se déploie dans l'économie, c'est-à-dire la dispensation de notre salut, de notre divinisation par le saint Esprit. Notre célébration du mystère de l'autel doit être en communion avec le drame et le cri de l'humanité appelant un monde autre. Elle doit se situer dans le vif de l'histoire humaine, au cœur de la vie de la cité, en pleine glèbe du monde, dans l'épaisseur du temps et les douleurs de l'histoire terrestre. Rien de ce qui tisse l'existence humaine – la peur du cancer et du sida, l'instabilité affective des couples, l'immigration, le chômage, la mondialisation,

l'écologie – ne saurait être étranger à la célébration liturgique. Celle-ci est enserrée dans la communion du Dieu trinitaire et entraînée dans la communion du Fils à la condition humaine. La relation de la liturgie à la misère du monde, à la vie commune de l'humanité, à la volonté d'arracher celle-ci à la détresse, est tout à fait fondamentale. Les questions qui angoissent et passionnent les hommes doivent irriguer la pensée et la vie liturgique des chrétiens. Dans la célébration introvertie de la liturgie, le chrétien cède trop facilement à la tentation d'abandonner l'histoire où s'engouffre brutalement la modernité et il croit ensuite bien à tort n'avoir plus d'autre issue que la crispation intégriste et l'insistance sur le rite.

Si nous croyons vraiment que la divine liturgie est le cœur du monde, alors nous avons le devoir de tout faire pour qu'à notre échelle, notre célébration des saints mystères soit le cœur de la cité en laquelle Dieu nous veut : *Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du Mauvais. Ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde* (Jn. 17, 15-16). *Je ne te prie pas de les enlever du monde...* Tel un métronome intérieur, le cœur de la cité qu'est la célébration liturgique bat en un mouvement à deux temps, composé de *diastoles* et de *systoles* successives, de dilatations et de contractions. L'existence de la communauté chrétienne doit suivre le rythme d'un tel mouvement, de *diastole* vers le monde et les frères, et de *systole* vers la divine Trinité et l'autel. Dans la célébration de la divine liturgie, nous retrouvons cette double orientation : *systole* de la prière du prêtre pendant le chant du *Χερούβικον* : *Nul n'est digne...*, *systole* des prières récitées avant la divine communion, *systole* de la mise en garde : *Les saints dons sont pour les saints !* Et *diastole* des prières diaconales pour les gouvernants – fussent-ils mécréants, les voyageurs, les conducteurs, les captifs, les malades, et pour le monde entier. Et cette *dilatation* oit se poursuivre dans la *liturgie après la liturgie*, dans la prise en considération comme frères de l'étranger dans le besoin, du pauvre dans la détresse, et même de l'ennemi. Une ligne majeure de l'être ecclésial est la communion à la misère et à la détresse des hommes. La liturgie ne doit jamais être désincarnée, détachée de la recherche active de la justice, de la présence au monde, du service de l'autre, surtout de la *διακονία* du pauvre. Saint Jean Chrysostome nous dit : *Tu veux honorer le Corps du Christ ? Alors ne l'honore pas ici, dans l'église, avec des vêtements de soie, tandis que tu le négliges dehors où il est nu et a froid... A quoi sert-il de charger la table du Christ de coupes d'or alors que lui-même meurt de faim ? D'abord, nourris-le quand il a faim ; après, utilise les moyens qui te restent pour orner sa table*. Et avec une audace chrétienne dont nous avons perdu le secret, saint Jean Chrysostome va jusqu'à affirmer que l'amour des pauvres est une liturgie dont l'autel est plus digne de vénération que celui sur lequel est célébrée l'eucharistie. *Car, dit-il, ce dernier est précieux en raison du Corps du Christ qui y est reçu, l'autre l'est parce qu'il est ce Corps lui-*

même. Et, dans sa 34^e Catéchèse, saint Syméon le Nouveau théologien appelle le chrétien un *πτωχος φιλάδελφος*, un *pauvre rempli d'amour fraternel*. Dans la dernière partie du chapitre 25 de l'Évangile selon saint Matthieu consacrée au jugement dernier, le Christ affirme qu'à la fin de l'histoire, lors de son *second, glorieux et nouvel avènement*, pour reprendre l'expression de la divine liturgie, tous les hommes de tous les temps seront jugés sur leur célébration du sacrement du frère ou sur leur refus de celle-ci. *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez abreuvé, j'étais étranger, et vous m'avez recueilli, nu, et vous m'avez vêtu, infirme, et vous m'avez visité, j'étais en prison, et vous êtes venus à moi* (Mt. 25, 35-36). De Jésus à tous ces malheureux affolés de souffrance, il y a la plus puissante des solidarités, celle de la fraternité. Mieux encore que les liens du sang, ce qui solidarise le Christ avec tout homme, ce qui le soude à tout homme, c'est fondamentalement ce que nous appelons le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire le fait inouï, inimaginable et pourtant bien réel, que Dieu, en Jésus Christ, a pris, comme dit le pape saint Léon le Grand, *la vérité de (notre) race (ut et veritatem susciperet generis)*, qu'il a *pénétré dans les bas-fonds de ce monde (ingreditur haec mundi infima)*, comme dit encore le même Père, qu'il est devenu ce que nous sommes afin que nous devenions ce qu'il est. Parce qu'il est Dieu véritable, Jésus de Nazareth est le seul homme de tous les temps à avoir été pleinement homme. Son hypostase divino-humaine était seule en mesure d'assumer la totalité de l'humaine nature, parce qu'elle est capable d'assumer l'intégralité de la nature divine qui lui est pleinement commune avec le Père et l'Esprit. En s'identifiant, comme il le fait dans la péricope matthéenne du jugement dernier (Mt. 25, 31-46), avec ceux qui sont affamés, assoiffés, étrangers, nus, malades, prisonniers, le Christ affirme la possibilité, pour celui qui ignore le mystère de l'autel, de le rencontrer cependant de manière effective en la personne des pauvres auxquels, si étranger qu'il soit à ce mystère, il aura témoigné de l'amour, célébrant ainsi, sans s'en douter, un autre mystère : celui du frère. L'amour humain de l'incroyant pour l'homme qui est dans le besoin signifie la présence secrète mais effective en cet incroyant de l'Amour qui est Dieu lui-même.

L'existence chrétienne en tant que liturgique est consubstantielle à l'existence chrétienne en tant que service sacrificiel du frère, et notamment du frère pauvre. Ce sont deux pôles d'une même réalité *consubstantielle et indivisible*. Cette fondamentale bipolarité est fortement affirmée par saint Isaac le Syrien lorsqu'il écrit : *Veux-tu communier à Dieu ?... Le caractère universel de la compassion... donne à l'âme de communier à la divinité*. Et, toute proche de nous dans le temps, que fut, en fin de compte, la vie en Christ de saint Silouane de l'Athos sinon une immense compassion pour tous les hommes absolument inséparable d'un insatiable désir de Dieu ? Le témoignage que la communauté chrétienne doit rendre est celui de sa foi en la présence active de

Dieu dans l'Histoire. Il s'agit de manifester au sein même de la société sécularisée que la foi en Christ se définit avant tout comme une incorporation de Dieu dans l'humanité elle-même, comme une transfusion de lumière incréée dans l'humaine nature. L'existence chrétienne est doublement engagée : aux côtés du Christ ressuscité présent dans la célébration des saints mystères eucharistiques, et aux côtés du Christ ressuscité présent en chaque pauvre, et plus généralement en tout homme de ce monde de détresse, de sang et de boue. Le mystère de l'autel doit informer, façonner et guider la conscience ecclésiale ainsi que la vision chrétienne du monde. L'expérience liturgique doit embrasser la totalité de l'existence humaine, elle doit se manifester comme une puissance de vie permettant de juger, d'informer et de transfigurer la totalité de l'existence humaine. La liturgie ne doit pas se limiter au temple. Au-delà de cette enceinte sacrée, elle doit avoir un impact existentiel, une puissance d'inspiration et de transfiguration. La vie qui commence au-delà des portes du temple ne doit pas nous apparaître comme étant de par soi la vie véritable. Elle doit être plutôt considérée comme une existence qui ne peut devenir véritable et consistante que par la puissance de la vraie vie qu'est l'expérience liturgique, le mystère de l'autel. C'est ce qu'exprime saint Isaac le Syrien lorsqu'il écrit : *Que toute prière que tu dis la nuit soit plus précieuse à tes yeux que toutes les actions que tu fais le jour*. Reprenant une belle formule de Jeanne d'Arc devant ses juges au sujet de Jésus Christ et de l'Église, je dirai : *Du service du frère et de celui de l'autel, il m'est avis que c'est tout un*.

Conclusion. Il me reste à donner une conclusion commune à mes deux exposés. A 16 ans, en classe de première, on peut faire une brillante dissertation sur la passion amoureuse de Phèdre sans avoir jamais soi-même éprouvé cette passion. On peut rédiger une dissertation philosophique très brillante, le jour de l'examen du baccalauréat en jonglant avec les concepts comme avec autant de balles de tennis. On n'a encore aucune expérience, mais on a assimilé la technique universitaire consistant à n'avoir rien à dire mais à le dire bien. Jeune professeur de philosophie on peut apprendre à ses élèves à rédiger des dissertations sur le suicide ou la mort, leur faire des cours sur le temps, citer le vers d'Horace : *Irreparabile tempus fugit, le temps fuit sans qu'on le puisse retenir*, sans avoir encore *sent*i qu'un jour il faudra mourir. La mort, dont on parle magistralement, c'est la mort des autres. Il y a ainsi un abîme entre la connaissance que nous pouvons acquérir grâce à nos neurones, et celle qui consiste à expérimenter, à intérioriser, à assimiler vitalement. Qu'il s'agisse de l'amour humain ou de la souffrance, de la conscience vive du fait que l'événement de ma mort vient carier mes instants de bonheur et de plaisir, ou qu'il s'agisse de la vie en Christ, toujours s'opposent profondément deux manières de connaître le réel. La première consiste à demeurer extérieur à lui, à tourner autour de lui sans le

pénétrer. La seconde façon de connaître, consiste à pénétrer, à connaître par le dedans, à entrer dans le réel. Nous avons engendré une culture et une civilisation, une vision de l'homme qui s'étendent désormais à la planète entière, pour le meilleur et pour le pire, culture, civilisation et vision de l'homme qui consistent à *nous rendre comme maître et possesseurs de la nature*, selon la formule célèbre de Descartes, à prendre pour modèles la science et sa capacité à analyser le réel, ainsi que la technique dont cette science est la formidable ouvrière que nous savons. Nous avons tendance à croire qu'on va recomposer l'unité des chrétiens comme naguère on tenta de faire l'union de la gauche, ou bien comme l'on cherche à réaliser l'union de l'Europe, avec des commissions et sous-commissions de spécialistes. On est tenté de croire qu'on est ou devient orthodoxe grâce aux livres, aux cours de théologie, aux congrès, aux articles de revue. Ayant traversé la France pour venir vous parler, ayant commis quelques ouvrages et beaucoup d'articles de revue, je serais bien mal placé pour dénigrer la connaissance du premier genre. Ce que je cherche à vous faire sentir, c'est que ce premier type de connaissance est le meilleur moyen d'aller en enfer s'il nous fait oublier que **notre connaissance doit être compromettante**. C'est si facile de disserter sur les énergies divines et l'épiclese, sur saint Séraphin de Sarov et saint Silouane de l'Athos ! Mais que c'est onéreux, que c'est difficile, Seigneur, de parvenir – quelques minutes avant de mourir, peut-

être – à être ce que suppose ce dont on parle. Léon Bloy avait bien raison d'écrire qu'il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints, car aussi longtemps que je demeure en-deçà de la sainteté, je parle de ce que je ne connais pas vraiment. Ma seule autorité pour en parler – mais est-elle suffisante ? – est ma certitude que, si moi qui ose parler, je ne suis pas un vrai chrétien, il existe depuis deux mille ans des saints, et que ces derniers ne manqueront jamais à la sainte Église du Christ dans la mesure où elle a reçu de son Époux divin les promesses de la vie éternelle. Faire la vérité, au lieu de se contenter de la dire, c'est tendre jusqu'à notre dernier souffle à la sainteté, c'est-à-dire à être engendrés par le Père à la vie de son Fils en recevant du Père par l'entremise du Fils le très saint, bon et vivifiant Esprit. Être vrai c'est, au minimum, avoir l'humilité de reconnaître que je ne peux échapper au dilemme : ou bien je deviens un saint, ou bien je demeure un imposteur. On ne doit pas écrire un livre ou un article de théologie comme on écrit des poèmes ou un roman : pour le plaisir, parce qu'on se sent capable de jongler avec le concept de procession du saint Esprit, avec les idées abstraites et générales d'essence et d'énergie, d'épiclese et d'anamnèse et ainsi de suite. Simone Weil, la philosophe, disait que nous devons demander pardon au pauvre à qui nous venons en aide. Je pense que je dois vous demander pardon d'avoir osé vous dire tout ce que je viens d'exposer. Frères et sœurs, faites ce que je vous dis, ne faites pas ce que je fais.



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.